



15 Livraison.

L47  
4662

*Machette*



LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, A PARIS

*La librairie Hachette met en vente la troisième édition de ROME, le magnifique ouvrage de M. Francis Wey, dont les deux premières éditions ont été si rapidement épuisées.*

# ROME

## DESCRIPTION ET SOUVENIRS PAR FRANCIS WEY

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN INDEX ANALYTIQUE DES MATIÈRES

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-4° CONTENANT 346 GRAVURES SUR BOIS

exécutées d'après les dessins

DE MM. ANASTASI, É. BAYARD, H. CATENACCI, H. CHAPUIS, E. DELAUNAY, HUBERT CLERGET, H. CRÉPON, FRANÇAIS, LANCELOT, JULES LEFÈVRE, HECTOR LEROUX  
A. MARIE, C. NANTEUIL, DE NEUVILLE, PAQUIER, PETOT, M. RAPINE, HENRI REGNAULT, P. SEILLIER, THÉRON, ULMANN, A. VIOLLET-LE-DUC

ET UN PLAN DE ROME GRAVÉ SUR ACIER

Broché : 50 fr. — Richement relié avec fers spéciaux : 65 fr.

### SOMMAIRE DE L'OUVRAGE

#### ANTIQUITÉS — MOYEN AGE — RENAISSANCE

Origines chrétiennes. — Étude critique des ruines, des monuments, des œuvres d'art  
Traditions légendaires. — Fouilles et découvertes récentes. — Recherches sur les anciennes fresques  
Basiliques et églises. — Palais et musées.

#### ÉPOQUE ACTUELLE

Institutions, caractères et portraits. — Le peuple. — La bourgeoisie. — La société. — La cour pontificale  
Aspect de la ville. — Campagne de Rome. — Sites et paysages. — Scènes de mœurs.

### EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

Le jour de l'an tend, de plus en plus, à devenir une date de production pour la librairie. Ce ne sont pas seulement les livres de circonstance, mais d'importants et sérieux ouvrages qui choisissent pour paraître cette fête universelle. La *Rome* de M. Francis Wey, éditée par la maison Hachette, est un de ceux-là. Ce livre magnifique a l'ampleur d'un monument élevé à la Ville éternelle. Elle s'y déploie dans les trois cent quarante-six gravures qui l'illustrent, avec ses ruines, ses basiliques, ses églises, ses palais, ses places, ses monastères, ses fontaines, son peuple de statues, ses fresques illustres, l'élite des tableaux qui remplissent ses glorieux musées.

Mais le grand attrait de l'illustration de ce beau volume est le cahier de dessins que Henri Regnault a dispersés dans ses sept cents pages. Ces vingt-sept croquis sont les seules études qu'il ait dessinées sur le bois ; ils accroîtront les regrets qu'a fait naître sa mort héroïque, en révélant sous de nouveaux aspects ce talent qui promettait un maître à l'école française. Dans ses rares tableaux, Henri Regnault recherchait, aux dépens de l'expression, l'effet pittoresque. Ces dessins nous le montrent spirituel et fin, incisif et souple, possédant au plus vif degré l'esprit de l'observation et la gaieté de l'humour. Il y a de tout dans ses esquisses : des marchés qui grouillent, des processions qui défilent, des barbiers en plein vent, des joueurs de *morra* et des joueurs de boule, des *pecarori* vêtus de peaux de boucs et plus fiers que des rois pasteurs, une course de *barberi*, des scènes de carnaval.

Il y a un livre dans ce splendide album, un texte digne du sujet. Ce livre de libre allure mélange l'histoire à la chronique, l'impression à la description et l'érudition à la causerie. M. Francis Wey aime et comprend Rome. Il l'a étudiée à fond dans quelques parties, effleurée dans d'autres avec une justesse légère et rapide. D'une promenade à l'autre, sans lui tracer un plan rigoureux, il fait parcourir au lecteur toutes les stations de la ville sainte, et il l'instruit sans pédantisme, en conversant avec lui. Ici un souvenir d'histoire dicté par le génie du lieu ; là une ruine antique questionnée de près, et restituée solidement par les procédés de la critique moderne ; ailleurs une anecdote cueillie sur place et dont la nuance peint une société tout entière, une physionomie caractéristique, un coin de rue pittoresque, enlevés comme d'un coup de plume ; plus loin la note du critique biffant un lieu commun ou raturant une erreur. Tout cela forme, dans son pêle-mêle apparent, un tableau qui se compose de lui-même. On a mieux qu'une monographie de Rome : on a son esprit, son âme, sa couleur, sa double face de ville morte et ville vivante. La vraie muse des voyages, la « muse pédestre » a passé par là. L'auteur ne professe pas Rome, il la peint et il la raconte.

(*Moniteur universel*, 25 décembre 1872.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

Comme souvenir, ce livre est incomparable. Je n'ai vu nulle part, dans une même collection, une « illustration » aussi variée, aussi bien entendue et aussi parfaitement élégante : vues d'ensemble, détails, monuments, paysages, statues, tableaux, types, scènes de mœurs, tout cela est d'une abondance, d'un soin et d'un choix qui ne laissent rien à désirer.

(*Univers*, 29 décembre 1871.)

LOUIS VEUILLOT.



un petit ah ! étouffé, puis me regarder trois secondes durant de l'air étonné d'une jeune cigogne qui vient, comme disent nos gens, de découvrir tout à coup un toit nouveau.

— Ah ! fit-elle derechef, après qu'elle eut plongé ses deux grands yeux effarouchés dans les miens ; je ne t'ai *seulement* jamais vu (1).

— Moi non plus, fis-je en souriant.

— Comment t'appelles-tu ? reprit-elle.

— Balthazar Huber. Et toi ?

— Moi, je m'appelle Anna Roll, de Zinal, tu sais bien, là-bas, Zinal ?

— Oui, oui, je sais ; mon père y est allé chasser le chamois au Roc-Noir.



REPOS DES FAUCHEUSES DE POIN SAUVAGE.

— Mes parents, à moi, sont morts, ajouta-t-elle en soupirant, et depuis quinze jours je suis ici chez la Véronique, ma grand'mère.

— En ce cas, dis-je, on ne saurait être plus proches voisins ; tiens, voici ma maison.

Le papillon, en bête avisée, avait profité du colloque pour mettre la rivière entre lui et sa persécutrice, de sorte que la chasse se trouva du coup terminée.

Anna et moi nous rabattîmes lentement vers l'église.

— Écoute, me dit la fillette en me quittant, il faut que tu reviennes demain sur le pré.

— Certes, j'y reviendrai.

Ainsi finit notre première entrevue.

Seigneur mon Dieu, que ta volonté soit toujours faite ; celle dont je parle est depuis longtemps deve-

(1) Le tutoiement est d'une coutume presque générale en Suisse partout où les usages français n'ont point pénétré.



nue tienne ; mais mon cœur est resté serein, et le rayon de ta sainte lumière n'a cessé de filtrer en moi.

Le lendemain, puis les jours suivants, Anna et moi nous nous retrouvâmes au bord de la Borgne. Chaque jour notre entretien se prolongeait un peu plus. L'enfant avait une intelligence remarquable, mais elle était extraordinairement ignorante. C'est que si Évolène, aujourd'hui encore, n'est qu'une mince bourgade, Zinal, en ce temps-là surtout, était à peine un hameau. Quelques cabanes noires et vermoulues autour d'une petite chapelle blanche en formaient toute l'agglomération ; de curé et de maître d'école, point. Et comment les parents d'Anna, de pauvres vachers de *mayens*, qui passaient le plus clair de leur temps au dehors et au loin, eussent-ils pu songer à défricher l'esprit de leur fille ? Pour moi, j'étais presque un savant : je lisais même couramment le latin, et bien qu'au logis, entre mon père, ma mère et moi, l'unique langue parlée fût l'allemand, je me débrouillais passablement bien, à Sion ou en d'autres lieux, quand il s'agissait de français.

Je commençai par apprendre à ma petite amie quelques éléments de lecture, d'écriture et aussi un peu le dessin. Je devais de vagues notions de cet art au bon anachorète de Longeborgne (1), auquel, plusieurs fois par an, — quand j'allais de chez nous à la grande vallée (2), — je rendais visite dans son palais de roc.

Anna était pleine d'imagination. Je m'en aperçus dès les premiers jours que je la connus, lorsqu'elle me parla du grand pic noir du Besso qui clôt sa vallée natale, et me dépeignit, sous la figure d'une « grosse bête rampante toujours prête à se mettre en marche », l'énorme glacier qui courbe au pied de la montagne son dos grisâtre resserré entre deux croupes sombres et projette comme une échine torse ses deux longues lignes de moraines. Mais, avec cela, quelle sombre caverne, peuplée de toutes sortes de fantômes, était l'esprit de la pauvre fille ! C'est là, je ne crains pas de l'écrire sous le clair regard du Dieu de lumière, le triste côté intellectuel de nos montagnards. Depuis plus de quarante ans que je répands d'un hameau à l'autre la parole de vie, j'ai donné coups de fouet sur coups de fouet à ces vaines et coupables superstitions ; mais, hélas ! d'autres voix plus ou moins sincères et plus en crédit d'éloquence s'appliquent sans cesse à ressusciter les monstres et les idoles, à mesure que je crois les exterminer.

Mon père, du moins, — peut-être alors était-il le seul parmi la gent des chasseurs, — n'avait garde de prêter foi à ces vilénies, et il en avait soigneusement purgé mon enfance. Quant aux curés mes confrères (3)... Grillons mes amis, qui courez le long des landiers, en accompagnant de vos petites voix le bruit de ma plume grinçant sur le papier, si d'aventure, en mon absence, il vous prend fantaisie de trotter menu sur ces feuillettes, n'essayez pas de déchiffrer indiscrètement les quelques lignes mort-nées que je viens d'effacer ici. Ce qui est une fois biffé, sachez-le bien, mes petits rôdeurs, ne regarde plus personne en la terre ; c'est chose rentrée au néant, dont ni les hommes ni les bêtes n'ont licence de prendre souci.

Anna avait donc été élevée, elle aussi, dans la croyance aux fées, aux lutins, aux processions de morts au clair de la lune, et surtout à ce terrible monstre valaisan de la *Vuivra*, qu'on se représente

(1) L'ermitage de Longeborgne, taillé dans le roc au seizième siècle, est fort curieux à voir ; il se compose d'une double chapelle, d'une cuisine, de cellules, etc., le tout précédé d'une cour et de plusieurs jardinets et closeries de vignobles. On y accède, de Bramois, par une rampe rocailleuse et en zigzag, où une multitude de niches saintes et de reposoirs figurent le Chemin de la croix et d'où l'on a une vue admirable, — c'est même le côté le plus attrayant du pèlerinage, — sur le sombre et chaotique défilé au fond duquel écume et cabriole avec fracas le torrent de la Borgne. — L'ermitage actuel, qui, dit-on, s'entend fort à commercer, est un Alsacien.

(2) C'est-à-dire à la vallée du Rhône.

(3) Ici une grosse rature.



avec une couronne de diamants, des ailes de feu, un corps de dragon, cherchant, lors du renouveau, avec d'effroyables gémissements, à percer les lacs sous lesquels il habite.

— Balthazar, me dit-elle un jour à demi tremblante, tandis que l'herbe et la feuillée frissonnaient mystérieusement au souffle du soir, je suis bien contente que la *Vuivra* n'existe pas ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait des lutins qui vous font méchamment « dévirer » votre chapeau, d'autres qui vous



ERMITAGE DE LONGEBORGNE.

agrafent par les cheveux au moment où l'on n'y pense pas, ou qui se déguisent en racines et en fougères pour vous happer tout d'un coup le talon au passage.

Et comme je souriais, sans trop savoir tout de suite que répondre :

— Écoute, ajouta la fillette, en regardant craintivement autour d'elle, ma grand'mère Véronique me contait, pas plus tard qu'hier, qu'une de ses voisines, revenant de l'alpe, aperçut un soir à sa propre porte une bonne femme trépassée depuis plus de six mois qui filait sa quenouille en chantant. Au cri qu'elle jeta, la fileuse disparut, et la voisine ne vit plus qu'une énorme bique blanche qui s'en allait bien tranquillement du côté de la Borgne ; et, ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que, des quatre pattes de la bête, pas une ne touchait la terre... »

Ici une nouvelle lacune dans le manuscrit du curé.



« Ainsi faite, continue le narrateur, Anna était d'une docilité et d'une douceur si véritablement séraphiques, que mes parents n'avaient pas tardé à la chérir de tout leur cœur. La vieille Véronique passait les trois quarts de ses journées à la maison, et quant à sa petite-fille, sitôt revenue du pâtis, elle ne bougeait de chez nous jusqu'au couvre-feu.

Bientôt l'été arriva. Mon intention alors arrêtée était de m'adonner, ainsi que mon père, à la double profession de guide et de chasseur de chamois. Comme guide, il y avait longtemps déjà que mon apprentissage était en bon chemin; comme chasseur, la chose n'avait pas été aussi vite : mon père, moins ardent peut-être à mesure qu'il vieillissait, avait remis d'année en année à m'initier aux



CHASSEURS DE CHAMOIS A L'AFFUT.

fatigues et aux ruses pénibles du métier. Enfin il fut convenu que cet été-là, pour la première fois, j'entamerais le cours de mes campagnes, non pas d'une manière tout à fait active et glorieuse, mais uniquement « en faisant le chien » (1).

Ma première chasse fut-elle fructueuse? C'est chose qu'il m'est impossible de me rappeler; en tout cas, elle ne fut pas suivie d'une seconde. Les événements au dehors devenaient de plus en plus graves, et, ce dont j'ai le souvenir net, c'est comme les gens têtus de nos dizains, qui avaient tant maudit l'*infernal livret* (2), serrèrent furieusement le poing en apprenant tout à coup, cette année-là, que le

(1) Parmi les montagnards qui se réunissent pour chasser le chamois, il y en a généralement quelques-uns, — les plus jeunes, — qui ont pour mission d'agir en rabatteurs, ou, selon le mot de notre curé, de *faire les chiens*, c'est-à-dire d'aller par un long circuit prendre à revers un vaste massif de rochers, et de revenir de là vers le sommet en chassant le gibier devant eux. Le reste de la troupe occupe les passages par où il est à conjecturer que la bête doit fuir.

(2) *Das höllen Büchlein* : c'est ainsi que les paysans du Haut-Valais avaient désigné la nouvelle constitution du pays, sortie de l'ingérence française.



Valais perdait son antique indépendance pour devenir un simple département français. Il y en avait chez nous qui disaient que la Suisse entière finirait par s'abîmer, comme en un gouffre, dans le nouvel Empire « de sang et de fer ». Mon père, lui, affirmait que cela ne durerait pas, mais que néanmoins, en fin de compte, ce qui pourrait sortir de plus net de la « grande cuisson », c'était la liberté de Vaud, et encore, si l'on était sage, — ajoutait-il avec son franc-parler soleurois, — celle des Bas-Valaisans.

Pour moi, hélas ! qui n'entendais guère ces questions, c'est sous le crêpe de mon deuil personnel que me revient en l'esprit cette lointaine année 1810.

Ah ! vous tous, mes chers paroissiens, chevriers et chasseurs, bergers et bergeronnettes, je vous l'ai dit cent fois et mille : méfiez-vous, ouvrez grands les yeux, quand, vers le temps de la Madeleine (1), le soleil brûle les rocailles et racle à fond les *combes* de nos alpes. Bêtes rampantes de toute sorte se fauillent pour lors en sourdine à travers les tas de gravier et les touffes d'androsaces et de soldanelles. Ce n'est pas de la triste et noire salamandre que je vous dis de prendre souci ; de l'orvet non plus, bien qu'il ne soit pas l'aveugle serpent que vous voulez croire (2) : je vous enjoins de craindre sur toute chose l'insidieuse et subtile vipère qui traîne après sa tête cordiforme son horrible ventre couleur de cuivre...

Qu'il faisait beau ce matin-là ! Mais qu'il faisait chaud ! Le mieux eût été d'attendre bien patiemment la vesprée dans l'ombreuse cabane de sapins ; mais petite Anna voulut venir trier des cailloux sur les *glariers* du torrent ; puis, lasse de manier les pierrettes et autres belles dragées de ruisseau, elle s'en fut vers la mélézaie. Nul, hélas ! ne m'avait fait signe de l'y suivre sur ses talons. De combien restai-je en arrière ? De trois minutes au total, de quatre peut-être. Il suffit...

— Aïe, Balthazar !

A cet appel, issu du fin fond de la gorge de la fillette, j'accourus vite en droiture.

Anna était à terre, le buste tout raide, la main sur la cheville de son pied gauche.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

— La vipère ! la vipère ! reprit-elle d'une voix contractée.

— Où donc ?

— Là ! vite, Balthazar !

Je ramassai une grosse pierre et je me précipitai vers le fourré sans trop savoir ce que je faisais.

— Aïe ! Balthazar ! oh !

Je lançai ma pierre au hasard, et je revins d'un bond près d'Anna.

— Parle vite, est-ce que ?...

Je vis alors que la pauvrete tenait son petit pied. Je me baissai : un point rouge, à peine perceptible, trouait la cheville de l'enfant ; tout alentour la chair enflait à vue d'œil.

A moitié fou, je pris Anna et l'emportai dans mes bras, pas plus pesante qu'un fétu, jusqu'à l'eau courante. Je lavai la cheville endolorie, je la pressai ; puis tout à coup, — ah ! je songe encore que j'aurais pu le faire dix secondes plus tôt, — j'aspirai de toute ma force la plaie mignonne.

— Anna, dis-moi...

(1) C'est-à-dire à la fin de juillet.

(2) *Blindschleiche*, le reptile aveugle.



Elle voulut parler; mais sa langue commençait à se tuméfier; ses grands yeux si clairs, tout alourdis et troublés, prenaient un regard métallique.

Je me penchai sur son doux visage :

— Balthazar, me murmura-t-elle enfin d'une voix convulsive et entrecoupée, est-ce que... est-ce que... ta petite femme... va... mourir?

Ce fut sa dernière parole; la syncope survint, accompagnée d'un raidissement sinistre de la mâchoire inférieure. Je saisis de nouveau mon amie entre mes bras, et je la portai en chancelant jusqu'à l'entrée du village. Tout le monde accourut à mes gémissements, la vieille Véronique avant tout le monde. Pauvre bonne femme! Bien des gens sont encore vivants à Évolène qui vous diront qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne tombât « égarée » du coup. De vrai, à huit jours de là, elle était à moitié idiote, et je me souviens qu'elle mourut avant l'année révolue.

L'apothicaire et le curé firent de leur mieux; on distilla dans la plaie toutes les herbes qu'on put trouver; ce fut en vain. Anna trépassa dans la nuit même, sans avoir repris connaissance.

— Balthazar! me dit tout bas ma mère, à l'envolement de son dernier souffle, je crois pourtant qu'elle serait devenue ma fille.

. . . . .  
 Telles furent mes amours premières et dernières, ci-écrites en l'automne de 1865, cinquante-cinq ans après l'événement. »

Je ne suivrai pas tout au long, dans sa judicieuse et sereine naïveté, le récit autobiographique de l'excellent prêtre; je dirai seulement qu'à une année de là Balthazar Huber alla derechef à Fribourg, après quoi il fit coup sur coup deux voyages en Italie. Comme bien on pense, il revenait de chaque pérégrination avec une ouverture nouvelle dans l'esprit.

A quelle époque et par suite de quelles circonstances le fils du chasseur de chamois se voua-t-il aux fonctions ecclésiastiques? C'est ce qu'une lacune, la plus importante dans le manuscrit, ne me permet pas de préciser. Toujours est-il qu'un peu avant 1830 on le retrouve installé dans une des cures rurales des hauts dizains. Son instruction s'est parfaite entre temps. Malgré son zèle évangélique et son inaltérable ferveur de piété, il n'a pas eu de peine à faire éclater le moule officiel où l'éducation du séminaire avait pensé l'enfermer. Ce n'est pas en lui, à coup sûr, qu'il faut chercher ce type de chapelain sordide, tout calleux de corps et d'esprit, qu'on trouve encore de nos jours au fond du Valais et ailleurs. Au milieu de ses plus purs élans spirituels, il demeure les deux pieds d'aplomb sur le sol nourricier de notre planète; en soignant à fond les âmes de ses paroissiens, il n'a garde de négliger la culture de ses vignes; avec toute sa mansuétude et sa tolérance, il libelle, à part lui, sur les affaires dites ecclésiastiques de son temps, des opinions qui ne sont pas toujours celles de l'évêché, ni partant celles de Rome, dont relèvent immédiatement les évêchés suisses.

L'inique rétablissement de l'ancienne domination des dizains d'en haut sur le Bas-Valais, le retour offensif des jésuites dans ce même Valais, puis à Fribourg, puis à Schwytz, l'interdiction des mariages mixtes entre protestants et catholiques, la recrudescence de miracles qui signala cette époque de « restauration », tout cela excite en lui des sentiments qui ne sont rien moins qu'enthousiastes. A la vérité, il traite quelque peu durement Mazzini, à l'époque où le célèbre agitateur, retiré à Granges, près de Soleure, convoque autour de lui toute la *Jeune Europe*; mais il ne paraît pas plus enchanté de



voir le prince Louis-Napoléon, le futur empereur, devenir bourgeois d'honneur et membre du Grand Conseil de Thurgovie.

En revanche, ce chrétien des temps primitifs ne se gêne nullement pour confesser à ses « chers grillons du foyer » toute la joie qu'il éprouve en 1840, lors de la révolution qui rétablit l'équilibre de droits politiques entre le haut et le bas Valais. Il sent néanmoins que la liberté et l'égalité n'ont pas encore cause gagnée ; au fond, sans qu'on s'en soit peut-être jamais douté à l'évêché, il est *Jeune Suisse* par ses convictions et ses espérances ; dans la lutte qui s'annonce comme probable, dès 1841, entre les cantons primitifs et leurs frères cadets, il voudrait voir cependant les districts pennins conserver la neutralité. Il note, jour par jour, avec chagrin les symptômes de mésintelligence qui s'accusent, dans le Valais même, entre les partis.

« Février 1841. — Le différend s'envenime à vue d'œil, écrit le curé ; hier, c'étaient des désordres à Naters, à Ernen ; aujourd'hui, c'est une partie du dizain de Rarogne qui refuse la contribution (1).

Mars. — C'est fini, on vient de supprimer les couvents d'Argovie ; déjà les baïonnettes entrent en jeu. J'ai reçu l'ordre de prêcher avec ardeur contre la « raison d'État » (2).

Décembre. — Voici maintenant, à propos de choux et de pommes de terre (3), un quasi-état de guerre entre Martigny-Bourg et Martigny-Ville. Encore un dizain coupé en deux. Chaque jour le faisceau valaisan va se disloquant.

1842. — L'évêque nous enjoint de refuser les sacrements à tous les membres de la *Jeune Suisse* ; résultat : les mariages à la *gaumine* (4). *L'Écho des Alpes* et la *Gazette du Simplon* font du moindre rien un brandon (5). M. R..., membre du Grand Conseil, disait dernièrement que, malgré tout, « la raison pouvait encore avoir raison ». Combien de fois par jour je me pose tout bas cette question !

Avril 1843. — L'entente n'est décidément plus possible ; la *Vieille Suisse* « ignorantine » (6) s'est constituée à son tour ; elle vient d'établir ses capitaines, ses chefs et ses *bâtonnistes* dans toutes les communes des montagnes. Les deux partis se prennent au corps : gardes urbaines, commissaires de paix n'y peuvent rien. On a brisé et jeté dans le Rhône les presses de la *Gazette du Simplon* ; on a, d'autre part, percé de vingt-quatre coups de poignard le cadavre d'un libéral. Des bandes armées s'assemblent partout, à Saint-Maurice, à Conthey, à Sierre ; des canons ont été dérobés à l'arsenal de Sion.

Les dernières élections ont changé, au profit de la *Vieille Suisse*, la majorité dans le Grand Conseil. Chaque jour on entend parler de violences et de meurtres.

Le Bas-Valais, sommé de rendre les canons, a obéi ; le Haut-Valais, Brieg entre autres, résiste.

(1) J'ignore ce qui advint à Ernen et à Naters ; mais le gouvernement, pour avoir raison du dizain de Rarogne, ne recourut ni aux gendarmes ni aux canons ; il se contenta de lui refuser le sel : moyennant quoi, Rarogne se soumit.

(2) Ces mots, assez obscurs, sont en français dans le manuscrit.

(3) Il paraît qu'en dépit d'une vieille charte, octroyée par je ne sais plus quelle comtesse de Savoie, et aux termes de laquelle les foires et les marchés de la châtellenie se devaient tenir au *bourg*, la *ville* avait établi chez elle un marché, qui était tout de suite devenu très-prospère.

(4) Voici, pour ceux qui l'ignorent, en quoi consistait ce genre de mariage. Les couples qui aspiraient à se rejoindre entraient à l'improviste — la nuit au besoin — chez le curé, et apparaissant escortés de témoins devant le chapelain abasourdi, lui déclaraient, avant qu'il eût le temps d'y contrevenir d'un mot ni parfois de passer sa robe de chambre, qu'ils se prenaient pour mari et femme. Force était de reconnaître ces unions expéditives.

(5) *L'Écho des Alpes* était l'organe des *Jeunes Suisses* ; la *Gazette du Simplon*, récemment fondée par l'abbé de Saint-Maurice et le prévôt du Saint-Bernard, lui faisait une guerre acharnée. Je dois ajouter, notre curé ayant oublié d'en faire mention, que le parti intermédiaire, libéral, conciliateur, qui avait aussi son organe, le *Courrier du Valais*, s'efforçait de ramener le calme dans les esprits, en répandant au sein des campagnes de petits écrits instructifs et excellents, tels que le *Livre du Village*, et *Un coup d'œil sur le Valais*, dont j'ai eu, dans ces derniers temps, des exemplaires sous les yeux.

(6) Ce mot est encore en français dans le manuscrit.



Décembre. — Le 9 de ce mois a eu lieu l'élection d'un nouvel évêque : c'est M. le chanoine de Preux (1), professeur au séminaire, homme éminent, mais d'un naturel très-absolu, qui voudra forcer tout le Valais de lire « avec ses lunettes ». En même temps, un *Jeune Suisse* vient d'être expulsé du collège des jésuites.

Sur ce, l'année 1843 tombe à son tour au grand sablier.

1844. — Tout d'abord, calme absolu, transparence limpide de l'atmosphère ; mais cela ressemble aux silences sinistres qui précèdent dans nos montagnes l'explosion de ces ouragans terribles qui dévastent le pays pour un quart de siècle. Bêtes et gens, pris d'inquiétude, ouvrent alors les narines et flairent vaguement l'approche d'un péril.

Il me semble, à moi, que quelque chose de grave se prépare à l'orient et à l'occident de Sion.

Mars. — J'apprends que la semaine dernière il y a eu bataille à Ardon (*chez le chanoine de Rivaz*) ; la cure a été prise d'assaut par les *Gripious* (2) ; on y a trouvé des fusils et des cartouches. Des approvisionnements d'armes et de munitions se font dans tous les hauts dizains.

Une réunion des délégués de trente-trois communes a eu lieu à Martigny, à l'effet « de prévenir la guerre civile » ; on a beaucoup parlé, et voilà tout. Ce nonobstant, les voies de fait recommencent en divers endroits. Une demande d'intervention a été adressée de Sion au *vorort* (3), qui s'est empressé de promettre aux *Ristous* l'appui des troupes fédérales ; l'intervention n'aura pas lieu. En même temps, la *Vieille Suisse* appelle aux armes les Hauts-Valaisans ; les libéraux ripostent par une réunion des volontaires du Bas-Valais, qui, au nombre d'un millier, viennent prendre position (le 18 mars) à quinze minutes de Sion, près de l'étang de Corbassières. Pendant ce temps, les troupes du Haut-Valais, ayant au chapeau la branche de chêne, entrent dans la ville et l'occupent.

Le combat a eu lieu (*près d'Ardon*). Les Bas-Valaisans, inférieurs en forces, ont été contraints de se replier jusqu'à Saillon, puis jusqu'au delà de Martigny. Leurs adversaires les ont suivis dans ce mouvement rétrograde. Une horrible tuerie a rougi les eaux du Trient.

Le vicaire de ...., qui n'est pas des plus fanatiques, m'a dit, à ce sujet : « Il y a, savez-vous, des choses qu'il ne faut pas commencer ; mais, lorsqu'elles sont commencées, il faut les pousser jusqu'au bout. » Est-ce, dans sa bouche, propos sérieux, ou pure réminiscence d'écolier ? Il me semble bien que Cicéron a déjà dit cela quelque part. En tout cas, cette affaire du Trient nous a déshonorés pour un long temps. Il paraît qu'on n'a pas même voulu accorder aux mourants du parti vaincu les secours de la religion, — et ce, grillons mes amis, par ordre exprès de Monseigneur (4). Ce n'est qu'à Genève et à Chamonix que les échappés du massacre et les colonnes émigrantes, hommes, femmes, enfants, qui s'en allaient portant leurs bagages, ont trouvé assistance et humanité...

Depuis cette époque néfaste, ajoute le curé, je m'occupe moins activement de ce qui se trame et s'exécute par le monde. L'universelle paix ne régnera-t-elle sur terre, comme disait mon père le chasseur, que lorsque les hommes auront quatre pattes et deux cornes ? D'aucuns en concluraient qu'il faut travailler bien vite à réformer dans ce sens bestial le noble physique de l'espèce humaine ;

(1) Celui-là même qui fut un des convives du fameux banquet d'inauguration de Sierre. Voyez ci-dessus, chapitre IV.

(2) *Gripious*, ou, par abréviation, *pious*, était le sobriquet appliqué en Valais aux libéraux ; par compensation, les réactionnaires étaient appelés *Ristous* ou *Tous* (aristocrates).

(3) C'est-à-dire à Lucerne, qui était siège du gouvernement ou *vorort* cette année-là.

(4) « Il se trouvait bien là, dit effectivement un publiciste suisse, un moine de l'abbaye de Saint-Maurice, qui avait déjà pris la carabine au mois d'août 1843, mais il y était pour exciter la *Vieille Suisse*, pour recommander, après la victoire, qu'on soignât bien les libéraux. »



mais ce serait là offenser Dieu gratuitement. Pour ma part, je n'ai qu'un conseil à donner à mes paroissiens : c'est de ne jamais souffler sur le feu. Les incendies du genre de ceux auxquels je pense couvent d'ordinaire assez longtemps, et se trahissent par mainte fumée avant d'éclater. *Zum Feuer Gruss* (1) ! Et que l'on coure sus à l'étincelle qui pétille d'abord !

« Il y a encore autre chose : il faut labourer profondément pour rendre la terre fertile et obtenir de bonnes moissons ; autrement, comme dit le pasteur de Lützelfluh (2), la semence, ne rencontrant en dessous qu'un sol maigre et plein de racines, n'est pas nourrie convenablement et ne produit que des champs de chétive apparence et de petit rapport, malgré tout le fumier possible.

« Ceci, mes grillons, revient à vous dire que les montagnards vos compatriotes ont grand besoin qu'on leur retourne de fond en comble l'intellect. La bêche infatigable du temps est seule capable de cette besogne ; pourtant, à l'heure où j'écris ces lignes, les choses déjà semblent bien changées. Des guerres fratricides comme celles de 1844 et de 1847, une prise d'armes particulariste comme celle du *Sonderbund*, ne seraient maintenant plus possibles. L'esprit libéral du pays de Vaud et du Bas-Valais se provigne peu à peu à travers les dizains d'en haut. Le prêtre, toujours aimé et respecté, grâce à Dieu, tant qu'il se borne à interpréter la parole de vie au sein du sanctuaire, a de moins en moins, hors du parvis, l'autorité d'un homme politique. Il est arrivé récemment qu'en telle église de la montagne des paroissiens ont quitté la place au beau milieu de l'office, parce que le chapelain avait fait mine de transformer en une tribune la chaire de paix et de vérité. Ce n'est pas moi, non jamais, — écoutez-moi bien pour l'ultième fois, grillons mes amis, — qui courrais semblable aventure. Tout vieux chrétien que je suis, je ne veux pas de mal aux philosophes ; mais je me garderai, toute ma vie durant, de leur offrir si bonnement barres sur la religion. »

## II

Au-dessus de Sierre commence le dizain de Loèche (Leuk). A la Souste (Susten), on laisse de côté la route du Simplon pour monter à gauche à la petite ville de Loèche, située à 117 mètres au-dessus du confluent de la Dala et du Rhône, et dominée par deux restes de *burgs*, anciennes citadelles des barons de la Tour. De là un chemin carrossable conduit au fameux établissement de bains et au col pittoresque de la Gemmi : c'est par ce passage qu'en temps et lieu, — lecteur, n'ayez trop de hâte, — nous gagnerons pédestrement Kandersteg et le lac de Thoune.

A une heure de la Souste, on atteint Tourtemagne (Turtmann). Encore une jolie cascade au débouché de la vallée latérale du même nom, que ferme dans le fond le superbe glacier du Weisshorn ; encore de gigantesques forêts, une surtout, aux trois quarts vierge, la vieille futaie de Düben. « Un jour, dit M. Tschudi, le chaleureux peintre du monde alpestre (3), ne suffirait pas pour en faire le tour (4). Pendant deux heures et demie, le sentier qui conduit à la vallée passe au-dessous d'un dôme de verdure soutenu par une colonnade sans fin. Des milliers de sapins et

(1) C'est la devise inscrite sur les bannières des corps de pompiers de la Suisse allemande.

(2) Albert Bitzius, le fameux romancier populaire de la Suisse allemande, plus connu sous le nom de Jérémie Gotthelf. La phrase que cite le curé est empruntée à l'histoire de *Uli der Knecht* (Ulrich le valet de ferme).

(3) *Die Alpenwelt*.

(4) Cette forêt est maintenant exploitée dans certaines parties ; les avalanches et les incendies ont fait beaucoup de mal à la partie supérieure.

*E. Wacker*



de mélèzes s'y dressent desséchés, et, de même que dans les forêts tropicales, les lianes enlacent les troncs, et les orchidées laissent tomber des branches leurs grappes de fleurs, comme des lustres, dans l'obscurité de la futaie. Des buissons de ronces, de roses, de clématites, que n'émonda jamais la hache, forment un inextricable fourré. Les fraisiers prennent racine sur les troncs pourris et poussent des jets d'un à deux pieds; des lichens aux longs filaments verdâtres sont suspendus aux rameaux. »

Presque en face, sur la rive opposée du Rhône, s'ouvre une autre vallée, celle de Loetsch, qu'arrose la Lonza, et qui aboutit au glacier d'Aletsch. Quoique longue de près de 25 kilomètres, elle ne ren-



LOËCHE ET LA GEMMI.

ferme que quelques centaines d'habitants exclusivement adonnés à l'élevage du bétail. Un col la met, par l'âpre Elsiken et la sauvage vallée de Gastern, en communication avec Kandersteg; un autre la relie à Lauterbrunnen.

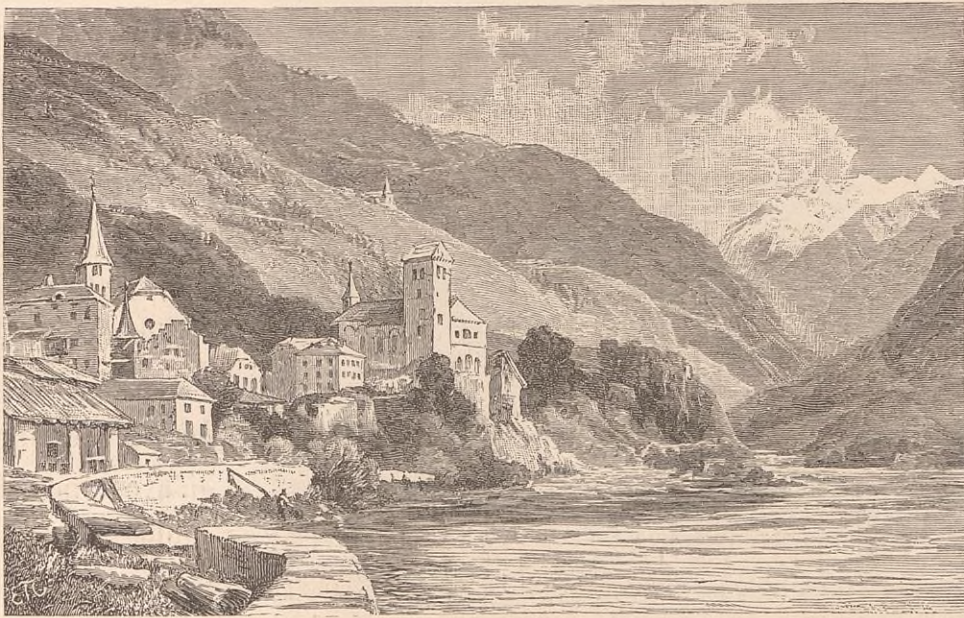
A partir de Tourtemagne, la plaine du Rhône redevient très-marécageuse, et la route elle-même est souvent coupée. Nous sommes ici dans le dizain de Rarogne (Raron). De toutes parts, des ruines féodales, des chapelles, des ermitages : telle est là-bas, aux rochers de Turtig, la chapelle de Wandfluh, précédée de ses quinze oratoires; telles sont, de l'autre côté, les ruines du manoir des seigneurs de la Tour-Châtillon, en arrière desquelles se dresse le Bietschhorn, ce pic majestueux qui, vu de Sion, semble littéralement fermer la vallée (1).

(1) Le Bietschhorn n'a été gravi pour la première fois qu'en 1839; son altitude est de 3,953 mètres. Au commencement de ce siècle, on la croyait égale à celle de la Jungfrau, comme le dit l'*Annuaire*, déjà cité, du département du Simplon pour 1813.



Enfin, à une heure de là, on touche au pont de la Viège, et l'on découvre pour la première fois sur la droite la pyramide neigeuse du Balfrin.

Viège la Noble, *Vispa Nobilis*, comme on l'appelait jadis, à cause des nombreuses familles aristocratiques qui y résidaient, commande et approvisionne toute cette profonde vallée de Zermatt, qui étend jusqu'au Mont-Rose ses sinueux replis. A la voir de loin coquettement étalée sur sa pente alpestre, au milieu d'un paysage tranquille et gracieux, entourée de vergers, de prairies, de vignes en terrasses, on ne se douterait guère des terribles assauts qu'elle a essuyés; en réalité, ce n'est qu'un bourg plein de lézardes et de ruines. Maisons modernes et antiques palais, murailles et levées, tout y porte la trace des puissances hostiles de la nature. En 1855, un tremblement de terre y bouleversa l'ordre architectural au point de jeter dans les caves un tiers des greniers. Les secousses furent telles et si prolongées, que les habitants durent camper en plein air, et qu'ils s'étaient même déjà munis de la « bénédiction



VIÈGE ET LE BALFRIN.

papale », pour aller fonder ailleurs une bourgade nouvelle. Treize ans après, une inondation y fit aussi de terribles dégâts. Deux voisins turbulents, le Rhône et la Viège, inquiètent sans cesse la localité tant de fois éprouvée. La Viège surtout, qui roule ici une masse d'eau plus considérable que celle du fleuve où elle afflue, est l'ennemie jurée des Vispois. A la moindre crue, il faut que ceux-ci s'assurent, toute affaire cessante, de l'état des digues, qu'ils bouchent la moindre fissure, le moindre trou de taupe, car le niveau de la rivière, distante seulement d'une centaine de mètres, domine de douze ou quinze pieds une partie des habitations.

On peut oublier, à la rigueur, les impressions d'un premier voyage à Chamonix; je ne crois pas qu'on puisse oublier celles d'un premier voyage à Zermatt. Ce qu'on éprouve ici, ce n'est plus seulement de l'admiration, c'est du saisissement. Quand je me suis enfoncé pour la première fois dans cette étonnante vallée de la Viège, j'étais déjà, je puis le dire, familiarisé avec les aspects les plus renommés de l'écheveau alpestre: j'avais parcouru à plusieurs reprises les massifs du Mont-Blanc et du Saint-Bernard; j'avais passé les cols du Rawyl et de la Gemmi; j'avais traversé, moitié à pied, moitié en voiture, le Simplon, le Splügen et le Saint-Gothard; je connaissais les monts de l'Oberland, ceux



d'Appenzell et ceux des Grisons; ce qui n'empêche pas qu'au mois de juillet 1874, en arrivant au pied du Cervin, je crus avoir découvert une nature helvétique nouvelle.

Depuis lors je suis retourné à Zermatt, et, chemin faisant, mes précédentes notes à la main, je me suis donné le plaisir de contrôler par le menu mes sensations de la première heure. Eh bien! de tous mes voyages dans les Alpes, c'est le seul que j'aie revécu absolument dans tous ses détails.



SITE DE LA VALLÉE DE LA VIÈGE.

innove tout exprès pour moi en fait de glapissements et de cabrioles. Son plumage toutefois n'est pas aussi beau que son ramage; ses flots, pour le moment, sont presque noirs: ce qui indique une fonte abondante dans les glaciers qui les alimentent; mais peut-être demain ou ce soir auront-ils recouvré leur limpidité. J'ai tant de fois constaté ces variations rapides de couleur, surtout chez les petits cours d'eau alpestres qui dévalent directement du haut des montagnes! Tel torrent, par exemple, que j'avais vu, au soleil levant, avec une superbe teinte argentée, avait, quelques heures après, passé au jaune trouble; à midi, il semblait presque rouler de l'encre; à la nuit, il avait repris sa pureté cristalline,

J'ai eu sans doute occasion d'ajouter en maint endroit de mon carnet, et à la manière d'un ciment, quelque réflexion ou quelque point de vue inspirés par une connaissance plus complète des choses; mais ce n'est là qu'affaire de raccord entre les idées; nulle part je n'ai eu à détruire ou à corriger. Voici, ramené au strict nécessaire, et ce, en vue du lecteur, qui préfère les choses aux personnes, ce procès-verbal de touriste.

Pour un piéton, le trajet de Viège à Saint-Nicolas est de quatre heures; il est probable qu'avec mes façons ordinaires d'aller je le ferai durer une bonne heure de plus. J'ai avec moi, non pas un guide, — à quoi bon? — mais un simple porteur, un Sédunois, qui, par parenthèse, est sourd autant qu'un sonneur après vingt ans de carillonnage. La Viège, dont nous suivons la rive droite, paraît tenir à me prouver qu'elle n'a pas volé sa réputation de torrent indisciplinable; on dirait même qu'elle



Au bout d'une heure environ de montée, j'atteins le hameau de *Neubrücke*. Ici la route muletière passe de l'autre côté de la Viège ; elle en profite pour devenir plus raide. J'aperçois, de plus en plus distincts, les escarpements boisés du Balfrin.

Cinquante minutes de marche encore, puis voici un autre village, de l'aspect le plus riant, littéralement enfoui dans les vignes et dans les noyers : c'est Stalden. Je retrouve là mes fameux chalets valaisans en bois de mélèze noirci et suspendus sur pilotis, toujours à cause des souris, — mettons aussi, à cause de l'humidité.

Grâce aux chaleurs précoces du printemps de cette année, les seigles ici ont déjà une magnifique couleur d'or.

A Stalden, la vallée se resserre et se bifurque : la branche orientale, ou de Saas, communique avec le val piémontais de Macugnaga par le col du Monte-Moro ; celle de l'ouest, ou de Saint-Nicolas, se dirige vers Zermatt et le col de Saint-Théodule, qui conduit également en Italie. Dans chacune coule un bras de la Viège ; entre les deux se dresse comme un gigantesque mur mitoyen l'arête du Saasgrat, dont les cimes principales, le Balfrin, le Mischabel, le Strahlhorn, le Rympfischhorn, rivalisent de hauteur avec le Cervin lui-même. Des flancs de cet éperon avancé s'épanchent douze glaciers qui gonflent de leurs eaux le cours précipiteux de la Viège.

Je franchis celle-ci par un pont jeté sur un abîme de près de 140 mètres de profondeur ; à peine si j'aperçois la rivière dans l'étroite fissure où elle coule. On me dit que ce sont les montagnes voisines qui en se disloquant et en s'écroulant ont formé cette vallée où je chemine : je le devinerais rien qu'à la hauteur des escarpements latéraux et aux blocs énormes par-dessus lesquels le fleuve bondit et mugit. Dans cet infernal défilé le sentier serpente comme il peut, tantôt en corniche le long de roches glabres, tantôt d'un bord à l'autre au moyen de troncs d'arbres jetés en travers des flots écumeux. De temps à autre cependant la dépression s'élargit ; au-dessous de l'âpre nature glaciaire apparaissent des forêts de pins, des prairies, des morceaux de champs cultivés, des hameaux ; on entend chanter les pâtres, tinter les clochettes des troupeaux et les sonneries des villages. L'air pur, — il y a, paraît-il, dans cette région bon nombre de centenaires (1), — le ciel bleu, le mouvement de la marche, l'aspect de la population simple et laborieuse, tout concourt à épanouir les sens et l'âme du voyageur. On tourne la tête, et l'on découvre derrière soi, comme un splendide vestibule, l'embouchure septentrionale de la vallée ; on se rappelle alors le vieux chant :

Unsre Berge lügen über's ganze Land  
Von dem Rhonethale zu des Rheines Strand.

« Nos montagnes ont vue sur tout le pays, depuis la vallée du Rhône jusqu'aux berges du Rhin. »

Allons toujours : à gauche se dressent les immenses croupes abruptes et boisées du Grächenwald, à droite m'apparaît comme accroché au flanc du mont le village d'Emd, dominé par son clocher blanc. Prés, bois et rochers ne tiennent ici que par un prodige d'équilibre. Les poules mêmes, dit-on, n'y peuvent marcher que munies d'éperons, et quand le chapeau du curé s'envole au vent, il roule d'emblée jusque dans la Viège.

(1) Thomas Platter, dont j'ai parlé plus haut, et qui, de chevrier, devint professeur de grec et d'hébreu à Bâle, était originaire de cette région. Il raconte que son grand-père vécut jusqu'à l'âge de 126 ans, et que celui-ci, six ans avant sa mort, lui affirmait connaître alors dans cette partie du dizain de Visp une douzaine d'hommes qui avaient encore le pas sur lui comme ancienneté. Il ajoute que son aïeul avait épousé, étant juste centenaire, une femme de trente ans, de laquelle il avait eu un fils.



Le chemin, tour à tour plat et montant, serpente à travers ruisseaux, cascades, torrents, éboulis jusqu'au delà d'un petit bois au sortir duquel j'aperçois des prairies ; puis, la Viège franchie de nouveau, je débouche dans la riante vallée de Saint-Nicolas.

L'altitude de Saint-Nicolas, la plus importante de toutes les communes du parcours, est déjà de 1,200 mètres environ, c'est-à-dire que depuis Stalden les lacets de la route vont s'élevant de près d'un demi-kilomètre. La petite ville, adossée à d'immenses cônes d'éboulement recouverts de champs cultivés et de pâturages, a bien failli être anéantie entièrement lors de ce fameux tremblement de terre, déjà mentionné, qui eut lieu en juillet 1855, et dont les secousses se renouvelèrent, plus ou moins sensibles, jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

Tout le monde, dans le pays, vous en parle encore avec épouvante.

Hommes et bêtes fuyaient affolés, de noirs nuages, versant la pluie à torrents, pesaient sur la vallée, la Viège mugissait effroyablement ; des crevasses s'ouvraient sur les routes et sur les sentiers battus d'incessantes avalanches de pierres. Des blocs entiers de rochers bondissaient en l'air, d'autres s'écroulaient par traînées gigantesques, tandis que de rauques détonations emplissaient les monts d'alentour, et que la chaîne entière du Mont-Rose, agitée de tremblements convulsifs, menaçait à chaque instant de se disloquer.

A deux lieues de Saint-Nicolas, où j'ai pu enfin prendre une voiture, voici Randa et son église blanche plantée au front d'une moraine. A droite étincellent en séracs multiformes et branlants les formidables glaciers du Weisshorn. Un d'eux, le glacier de Bies, s'est deux fois déjà précipité dans la vallée. En 1636 il a de sa masse écrasé Randa ; en 1819 les dégâts ont été moindres ; mais la commotion imprimée à l'air a suffi pour déraciner les plus forts troncs d'arbres et pour emporter et jeter au loin nombre de maisons et de granges. Durant cinq jours, l'encombrement causé par les masses de glace, de neige et de rochers interrompit le cours de la Viège.

La vallée voisine, celle de Saas, n'est pas du reste moins menacée par ses glaciers, qu'on aperçoit de toutes parts pendants au-dessus des verts alpages et des futaies de pins-cembro et de mélèzes. Quelques-uns — le village de Saas est situé presque à 1,600 mètres — descendent jusqu'à la lisière du chemin. Une heure plus haut, dans la gorge de Fee, vraie oasis groenlandaise, les prairies arrosées par la rivière confinent au glacier lui-même. Plus haut encore, à 1,900 mètres, toujours dans la direction du col de Monte-Moro, le glacier d'Allalin a poussé si loin ses empiétements qu'il a fini par former en travers de la vallée une digue inamovible qui a barré le cours de la Viège et donné naissance à un lac, celui de Mattmark. Il a fallu que les ingénieurs valaisans creussent en 1833 une galerie d'écoulement à travers la digue ; encore, malgré ces travaux, le glacier d'Allalin continue-t-il d'inspirer de vives inquiétudes à tous les hameaux situés en aval : c'est, à l'instar du glacier de Giétroz, si funeste à la florissante vallée de la Dranse, un nid à catastrophes toujours suspendu au-dessus du défilé oriental de la Viège.

A gauche des chalets de Randa, éparpillés dans une prairie verdoyante, j'aperçois le puissant contre-fort du Mischabel, que les gens du pays, soit dit en passant, continuent d'appeler plus expressivement, sinon plus poétiquement, la *Mistgabel*, la « fourche à fumier » (1). Sa dent principale, le Dom (4,554 mètres), est en réalité la plus haute montagne entièrement suisse, puisque le Mont-Blanc est en Savoie et que, des neuf cimes du Mont-Rose, sept appartiennent à l'Italie.

(1) A cause des deux pics, pareils à deux dents de fourche, qui la terminent.



Au delà des chalets de Wildi et de Taesch, la vallée, qui s'était momentanément élargie pour laisser de la place aux alpages, se resserre de nouveau et de plus en plus. De sombres forêts de conifères couvrent les pentes escarpées du défilé; la Viège recommence à se tordre et à blasphémer au fond d'un abîme où mes yeux se crèvent à la discerner. Devant moi l'énorme masse du Moming semble fermer l'horizon. Je laisse de côté la vieille route avec sa passerelle de bois sur le torrent, et je me dirige vers le pont de Bühl. Quelques minutes après, à un détour du chemin, je découvre enfin, sur une magnifique pelouse de verdure au bord de la Viège, le fin clocher et les grands hôtels de Zermatt; par-dessus pointe un gigantesque obélisque triangulaire, ou plutôt un croc aigu de bête fauve, qui fouille le ciel, audacieusement, féroce : c'est le Cervin.

Au premier regard que j'adresse au monstre, j'éprouve une sorte de vertige, — car on a le vertige des altitudes aussi bien que celui des abîmes. Quelle chose effrayante que cette pyramide s'élançant d'un seul jet du sein d'un fouillis de glaces et de névés! Par son profil acéré, par sa raideur et son isolement, c'est vraiment le pic sans pareil, la sommité reine, la *dent* alpestre par excellence.

Devant l'hôtel du Mont-Rose s'agite toute une armée de guides silencieux, la corde en sautoir, et de touristes bavards, à lunettes bleues, qui piaffent à l'envi dans leurs bottes ferrées, et échangent propos en toute langue. Les plus fortunés, ceux qui ont déjà tâté timidement les flancs du géant, racontent et amplifient bien haut leurs exploits. C'est à qui se sera montré le plus hardi ou le plus avisé. Les novices, ceux qui en sont encore à sonder leurs capacités, écoutent, bouche béante, le narré de ces aventures.

Pour moi, éreinté de ma course du jour et de celle de la veille, qui, réunies, ne valaient pas celle de l'avant-veille, je m'assure tout d'abord d'un gîte, et je me retire hors de ce tumulte, pour contempler à loisir, de toute la puissance de mes yeux, par-dessus les croupes boisées de l'avant-mont, les escarpements du colosse. Sa face, de l'endroit où je la regarde, paraît presque lisse; j'y découvre seulement de légères stries longitudinales coupées obliquement par d'autres stries plus fines : ces rayures, je l'ai



A TAESCH.



su depuis, ne sont autre chose que les ravins creusés par les avalanches, et les *vires* qui marquent les différentes assises du rocher.

Quel orgueil et quelle joie doit ressentir le hardi grimpeur, lorsque, parvenu au sommet de cette masse sourcilleuse, il se sent regardé d'en bas par la foule des vulgaires touristes qui se disputent, devant l'hôtel, le télescope de MM. Seiler! Quant à moi, qui n'ai pas ces hautes ambitions, je me tiendrai pour satisfait si je m'acquitte demain, par un temps clair, de la modeste ascension du Gornergrat.

Le Gornergrat est cette arête latérale qui se détache de la crête de Saas et descend à l'est vers Zermatt, entre les glaciers de Gorner et de Findelen, parallèlement à la chaîne principale du Mont-Rose, de même que le promontoire du Hörnli, au pied du Cervin, s'avance entre le glacier de Gorner et celui de Z'mutt. Il surmonte comme un splendide belvédère le mont Riffel, lequel est posé en face du



LA PYRAMIDE DU CERVIN.

Mont-Rose absolument comme le Brévent en face du Mont-Blanc. La vallée de séparation est toute remplie par le grand glacier de Gorner.

La route muletière qui y conduit, après avoir traversé des champs de céréales que dominant d'une manière étrange les fines dentelures du glacier, entre dans une superbe forêt de mélèzes et de pins-cembro dont les immenses racines tordues fouillent péniblement le roc pour y chercher les veinules de terre végétale. La montée, fort raide, atteint ensuite les chalets d'Augstkumme.

Là s'arrête la végétation arborescente; c'est la région pure des pâtis alpestres, qui confinent à la limite des neiges éternelles. Deux chemins en zigzag gravissent la croupe jusqu'au plateau hospitalier où s'élève, à 7,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire 700 mètres plus haut que les hôtels du Righi-Kulm, la succursale de l'hôtel du Mont-Rose de Zermatt. Le gîte est confortable, mais, du plateau, la perspective est encore médiocre. Il faut, après une courte halte, continuer de

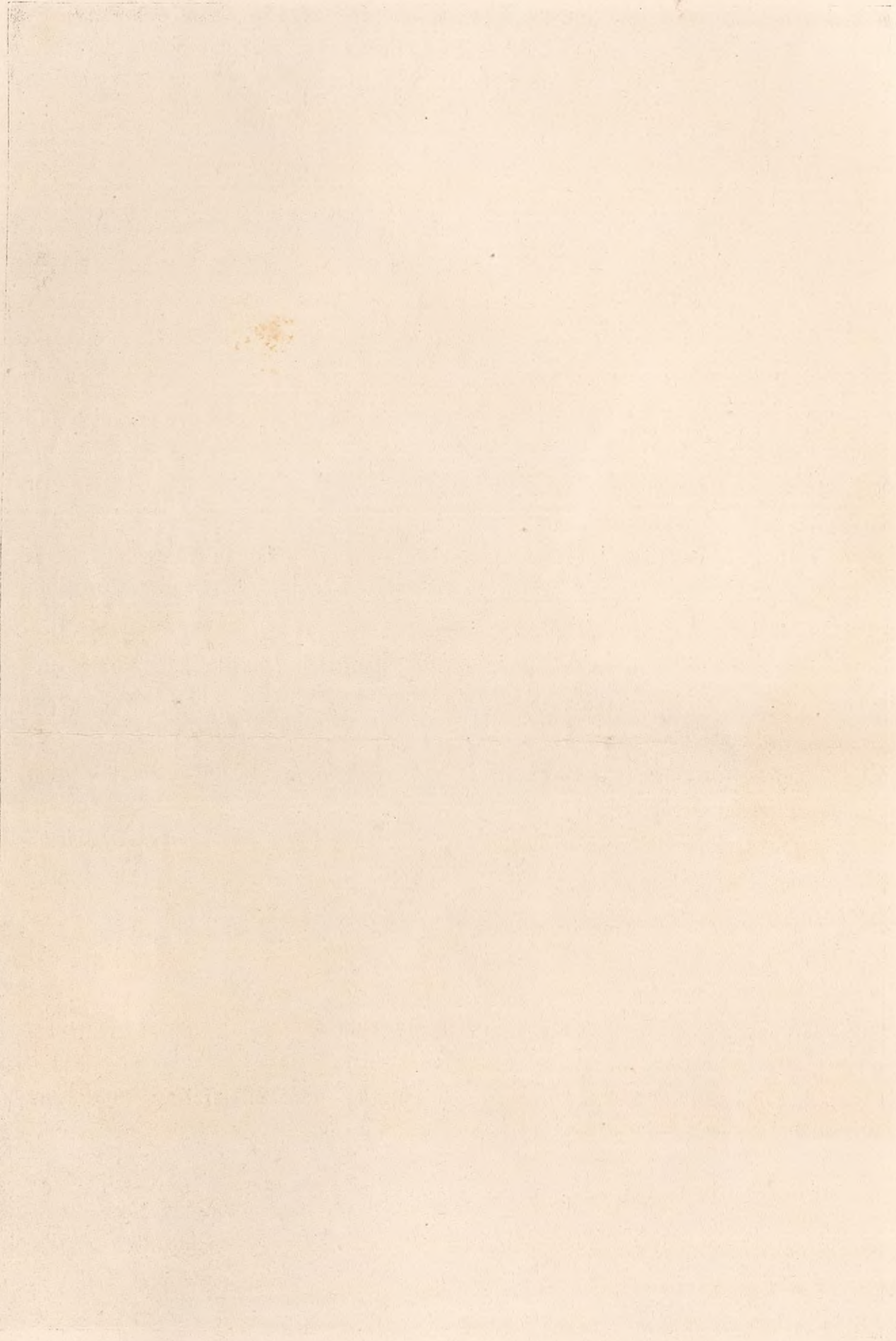




ZERMATT.

*W. Wachter*





PLATE



monter, par des pentes assez douces, où fleurissent entre les roches les derniers représentants de la flore alpine, jusqu'à la crête supérieure qui porte le nom de Gornergrat (3,136 mètres).

Le glacier de Gorner, sur lequel l'arête tombe à pic, ne tarde pas à se montrer dans toute sa grandeur



LE CERVIN ET LE LAC DU RIFFEL.

imposante. Immédiatement au-dessous de soi, du côté sud, on voit se presser, avec ses ponts de glace, ses aiguilles, ses aiguillons, ses récifs cristallins, au fond d'une gorge de quatre lieues de long sur une de large, les vagues rugueuses de cette énorme mer qui s'allonge, grossie par une multitude d'affluents de toute forme et de toute dimension, depuis la Cima di Jazzi, qu'on aperçoit à l'est comme un bourrelet blanc en deçà du Mont-Rose, jusque dans le voisinage de Zermatt, où toute la coulée débouche à l'ouest dans la mugissante vallée de la Viège.



Par delà le passage du Weissthor se développe en éventail le massif du Mont-Rose : la Hochste Spitze, la Nord-Ende, les seules sommités de la grande chaîne à neuf pics que l'on aperçoit du Valais ; puis, à droite, le Lyskamm (crête du lis), qu'on prend souvent pour la grande cime du Mont-Rose, parce qu'il semble la dépasser en majesté et en hauteur (1), les Jumeaux (Zwillinge), le Breithorn (large corne) ; enfin, à la suite de la dépression qui forme le col de Saint-Théodule, le farouche Cervin, tout nu des pieds à la tête.

C'est, je le répète, à son isolement absolu, non moins qu'à son incomparable hardiesse de forme, que le Cervin doit cette puissance d'effet qui vous écrase. A plus d'une lieue à la ronde, toutes les sommités s'abaissent et lui font respectueusement place. Le colosse jaillit tout d'une pièce, sans contreforts, sans bastions, sans éclaboussures, d'un océan de glaces à peine sillonné d'humbles arêtes qui viennent en rampant se confondre sous lui. D'après M. Giordano, le savant ingénieur en chef des mines d'Italie, le pic actuel du Cervin ne serait que le reste d'une puissante formation géologique ancienne, aux couches épaisses de plus de 3,500 mètres, qui aurait enveloppé, comme un manteau énorme, le grand massif du Mont-Rose. L'action des météores et des eaux aurait corrodé peu à peu les roches feuilletées de la base, tandis que la pyramide supérieure, formée d'une roche plus dure, serait demeurée à l'état de paroi escarpée. Les glaciers d'en bas, en emportant d'une manière continue les débris tombés des flancs du pic, et en faisant ainsi place nette autour de lui, auraient achevé de maintenir cet isolement singulier de la pyramide, qui, sans cela, serait peut-être déjà noyée dans la masse des ruines projetées par elle.

Que si maintenant vous faites volte-face, vous apercevrez à l'horizon opposé la Dent-Blanche, le Weisshorn, le Mischabel, et, dans le lointain, à travers une échancrure de l'immense cirque, les plus hauts sommets des Alpes Bernoises. Quel magnifique encadrement ! mais aussi quel morne silence et quelle rigide immobilité ! De cet éperon aigu du Gornergrat, le monde sur lequel on plane semble un monde frappé de malédiction. La crête elle-même, écaillée en larges écorces de serpentine schisteuse, présente de vives déchirures, comme si son soulèvement était l'œuvre encore toute chaude de quelque récente révolution géologique. Dans les creux se trouvent des plaques de neige. De végétation, nulle autre trace que quelques plantes vasculaires ou des lichens dont les ramuscules s'accrochent désespérément à la pierre nue. En haut, l'hiver est éternel, en bas il dure huit mois, et la première fenaison ne se fait guère avant la fin de juin.

On l'a dit avec raison : rien ne montre mieux la situation extraordinaire de Zermatt que la difficulté où l'on se trouve d'en sortir, à moins de rebrousser chemin. Des passages qui conduisent en Italie, l'un, le col de Saint-Théodule ou Matterjoch, s'ouvre à 3,222 mètres d'altitude : les chamois mêmes et les marmottes n'y vivent plus ; les deux autres, le Schwarzthor et le Weissthor (2), lui sont supérieurs en élévation. Veut-on passer dans la vallée de Saas, il faut prendre par exemple l'Adler-Pass ou col des Aigles (3,798 mètres) (3), en traversant la partie inférieure du dangereux glacier de Findelen, où périt en 1859 d'une mort si tragique un capitaine de la marine russe, M. Van Groote (4).

(1) Cette illusion cesse à moitié route de la cime du Cervin.

(2) C'est-à-dire la Porte-Noire (3,894 mètres) et la Porte-Blanche (3,612 mètres).

(3) Les autres cols, celui d'Allalin ou de Taesch et celui du Mischabeljoch, sont, l'un à 3,370 mètres, et l'autre à 3,856 mètres : là aussi se présentent de terribles glaciers à franchir et des escalades très-périlleuses.

(4) Cet officier, pour franchir le glacier très-crevassé de Findelen, s'était fait attacher à une corde dont deux guides tenaient chacun



Le col de Trift (3,450 mètres), par lequel on se rend, entre le Trifhorn et le Gabelhorn, à Zinal dans le val d'Anniviers, est encore plus hérissé de difficultés ; en certains endroits, il faut se hisser au moyen d'une corde à nœuds ; en d'autres, il faut s'attacher, pour franchir une paroi verticale, à une chaîne de fer fixée tout exprès dans le rocher. Le Moming-Pass, qui s'ouvre dans la même direction, à 3,798 mètres, sur l'arête de glace qui relie le Rothhorn au Schallhorn, au fond d'un vaste cirque de névés, est d'une escalade plus terrible encore. Lors de mon premier voyage à Zermatt, en 1874, il n'avait été franchi que trois fois.



LE MONT-ROSE : VUE PRISE DE L'HOTEL DU RIFFEL.

J'ai noté l'opinion peu flatteuse et singulièrement erronée que s'étaient faite des habitants de Chamoni les premiers voyageurs qui vinrent camper près de leurs « glaciaires » ; la découverte de Zermatt, accomplie en quelque sorte par le botaniste suisse Abraham Thomas et ses compagnons, donna lieu, dit M. Rambert, à la même méprise ; seulement les rôles cette fois étaient renversés.

une extrémité ; malgré cette précaution, une fente recouverte de neige ayant cédé sous ses pieds, il fut précipité dans l'abîme, et la corde, quand il tomba, se trouva coupée des deux côtés sur le tranchant des glaces : de sorte que le malheureux glissa dans la fente à près de 30 mètres de profondeur, et, qui plus est, il y glissa la tête en bas et le corps à demi écrasé entre les parois. On dut courir aux chalets les plus proches, ceux de la Flühalp, chercher du secours et des engins de sauvetage. Cela demanda quatre heures. Pour surcroît, les cordes attachées bout à bout se trouvèrent trop courtes ; force fut d'aller jusqu'à Zermatt pour se procurer des câbles plus longs. Lorsqu'on revint, il était trop tard : l'action comprimante des blocs de glace, le froid et l'afflux du sang au cerveau avaient tué l'infortuné capitaine. Sa tombe est à Zermatt, à côté de l'église.



A l'apparition de ces hommes si bizarrement accoutrés, armés de couteaux, de pioches, de marteaux, et portant en sautoir d'énormes boîtes d'une forme inconnue, ce fut, au village, un émoi profond et universel. Les gens s'attroupèrent; on se consulta au creux de l'oreille. La conclusion fut que ces étrangers étaient des espions, qui venaient étudier les cols de la vallée, afin de les repasser avec les moutons qu'ils se proposaient de voler sur les hauts pâtis. La population exaspérée s'assembla devant le presbytère, où les savants avaient pris gîte, et demanda qu'on les lui livrât. Le curé, fort en peine de calmer l'ire de ses paroissiens, dut personnellement se porter garant des inconnus et les accompagner, comme surveillant, dans leurs excursions. Ce ne fut qu'à la longue que les défiances se dissipèrent, et que les naturels de l'endroit apprirent à distinguer à peu près nettement un naturaliste d'un malfaiteur.

Le mont Cervin, — plus généralement connu sous le nom de Matterhorn (1), — n'a en quelque sorte d'histoire que depuis une douzaine d'années, et cette histoire a déjà des chapitres singulièrement tragiques. Pendant longtemps, les plus audacieux grimpeurs le tinrent pour inaccessible. « Il semblait, dit M. Whymper (2), environné d'une espèce de *cordon*, qu'on pouvait peut-être atteindre, mais non dépasser. Au delà de cette ligne invisible, l'imagination surexcitée plaçait des esprits malfaisants, — le Juif errant et les damnés. Les superstitieux habitants des vallées voisines (beaucoup d'entre eux croient fermement que cette montagne est la plus haute, non-seulement des Alpes, mais du monde entier) parlaient d'une cité en ruine, bâtie sur le sommet et habitée par des êtres surnaturels. Vous moquiez-vous de leur erreur, ils secouaient gravement la tête, et vous disaient de regarder vous-même les châteaux forts et les murailles; ils vous avertissaient de ne pas vous approcher témérement, de peur que les démons irrités ne se vengeassent de votre mépris en vous précipitant du sommet de leurs hauteurs imprenables. Telles étaient les traditions locales. Des esprits plus solides subissaient l'influence de la forme extraordinaire du Cervin, et des hommes qui parlaient et écrivaient généralement comme des êtres raisonnables semblaient, quand ils étaient soumis à cette influence mystérieuse, perdre leur bon sens, divaguaient comme à plaisir, et oubliaient momentanément toutes les formes ordinaires du langage. »

Le Cervin lui-même — c'est M. Rambert qui nous l'insinue, dans une de ses plus charmantes poésies, — se sent un grain de mélancolie jalouse à l'endroit des autres sommités qui lui disputent ou lui ravissent l'empire du ciel. Témoin ce *dialogue*, que peut-être vous connaissez :

On entendit dans la nuit sombre  
Le Mont-Rose dire au Cervin :  
« Qu'as-tu donc à gronder dans l'ombre,  
Frère maudit, mon noir voisin ?  
  
As-tu rêvé de tes victimes ?  
Du sentier marqué sur tes flancs ?  
Des os meurtris dont les abîmes  
Ont gardé les restes sanglants ? »  
  
— « Que me font ces fourmis humaines ?  
De ces nains-là je ne sais rien.  
Je rêvais des cimes hautaines  
Dont le front dépasse le mien. »

Ce ne fut que lorsqu'on eut vaincu la plupart des grandes cimes ses rivales qu'on s'avisa de le regarder à son tour de près. Un jour, — c'était en 1858, — des chasseurs italiens du val Tournanche

(1) Pour les habitants des vallées voisines, c'est la *Grande-Couronne*.

(2) *Escalades dans les Alpes*, 1875, Hachette et C<sup>ie</sup>.



osèrent l'attaquer pour tout de bon. Ils ne réussirent qu'à demi dans leur tentative, puisqu'ils ne dépassèrent pas l'endroit qu'on appelle la *Cheminée*; mais le branle était donné. Ce fut dès lors pendant sept ans, entre le colosse et un petit nombre d'ascensionnistes et de guides vaillants, une lutte opiniâtre et sans merci. Enfin, le 14 juillet 1865, la glorieuse escouade en tête de laquelle figuraient M. Whymper et le guide Michel Croz, de Chamonix, planta le premier drapeau au front du mont.

Mais la vengeance du Cervin ne se fit pas attendre. On sait quelle catastrophe lamentable attrista l'épique victoire de M. Whymper, et comment quatre de ses compagnons furent précipités, à la descente, d'une hauteur de plus de 1,500 mètres sur le glacier.



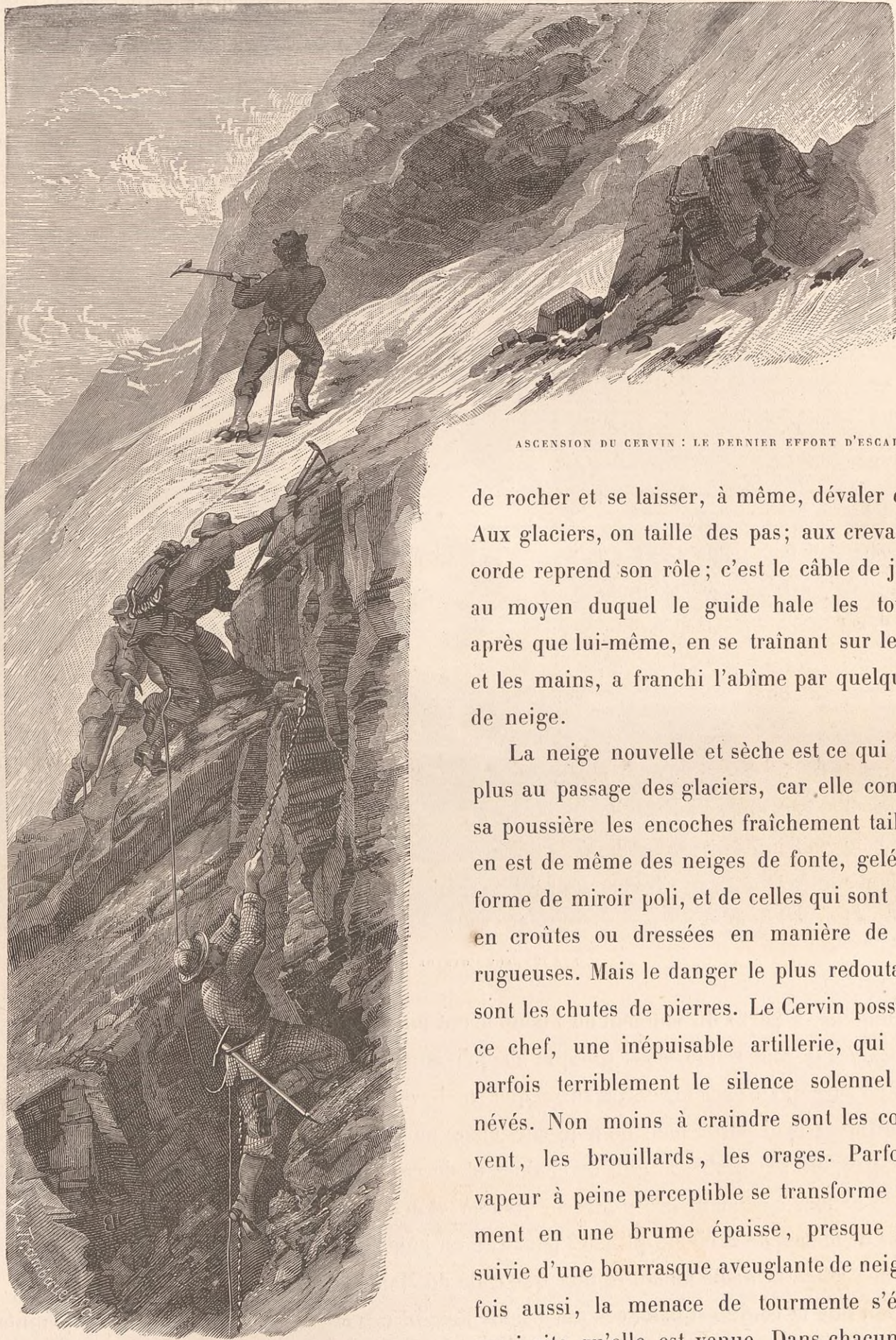
LES JUMEAUX : CASTOR ET POLLUX.

Néanmoins, à partir du moment où l'homme eut mis résolument le pied sur l'échine du monstre, les *grimpades* se sont renouvelées presque chaque année. Aujourd'hui, le total des ascensions couronnées de succès, tant sur le versant suisse que sur le versant italien, commence à ne plus se compter. Tout péril n'a pas disparu; mais de nouveaux chemins ont été trouvés qui permettent d'éviter les plus mauvais pas; un secourable attirail de chaînes et de cordes attend le touriste aux endroits critiques; un refuge même, contenant des peaux de mouton et des ustensiles de cuisine, a été créé à quelques centaines de mètres de la cime; qui sait? peut-être un jour l'ascension partielle ou totale du Matterhorn deviendra-t-elle à la mode autant et plus que celle du Mont-Blanc.

On sait que la corde est dans ces ascensions l'engin essentiel. Attachée d'homme à homme, elle sert à repêcher aux crevasses ceux qui se laissent choir; elle sert aussi pour l'escalade des roches difficiles. Le deuxième homme suit le premier, le conducteur, pour lui offrir son épaule devant les parois à pic, ou à la descente, pour lui tenir la hache enfoncée sous les pieds. S'agit-il de se hisser,



le premier monté tire la corde; parfois, à la descente, il faut enrouler la pelote autour d'une pointe



ASCENSION DU CERVIN : LE DERNIER EFFORT D'ESCALADE.

de rocher et se laisser, à même, dévaler en bas. Aux glaciers, on taille des pas; aux crevasses, la corde reprend son rôle; c'est le câble de jonction au moyen duquel le guide hale les touristes, après que lui-même, en se traînant sur les pieds et les mains, a franchi l'abîme par quelque pont de neige.

La neige nouvelle et sèche est ce qui gêne le plus au passage des glaciers, car elle comble de sa poussière les encoches fraîchement taillées; il en est de même des neiges de fonte, gelées sous forme de miroir poli, et de celles qui sont tordues en croûtes ou dressées en manière de vagues rugueuses. Mais le danger le plus redoutable, ce sont les chutes de pierres. Le Cervin possède, de ce chef, une inépuisable artillerie, qui trouble parfois terriblement le silence solennel de ses névés. Non moins à craindre sont les coups de vent, les brouillards, les orages. Parfois une vapeur à peine perceptible se transforme rapidement en une brume épaisse, presque aussitôt suivie d'une bourrasque aveuglante de neige; parfois aussi, la menace de tourmente s'évanouit aussi vite qu'elle est venue. Dans chacun de ces

cas, le touriste n'a d'autre abri à chercher que celui des rochers, qui sont également le refuge des vaches, brebis ou chèvres, surprises par la tourmente ou par l'éboulement.



La partie du Cervin qui offre les plus grandes difficultés d'escalade, c'est l'épaule, dont le faite plonge par un mur à pic sur un abîme de 4,000 pieds de profondeur. Au-dessus se dresse la tête, formée d'une paroi verticale d'environ 200 mètres de hauteur. Le côté nord, le seul accessible, est couvert de neige et de glace, et coupé transversalement de bancs escarpés ; le plus mauvais passage, celui où s'est rompue, lors du voyage de M. Whymper, la corde du guide Taugwalder, n'a pas plus de 30 mètres ; mais on y est suspendu à des milliers de pieds au-dessus de la vallée de Z'mutt : au moindre faux pas, on est perdu sans ressource.

La cime n'est que le point culminant d'une arête ébréchée et tranchante, longue d'environ 107 mètres, et qui se termine par un autre sommet d'une élévation un peu moindre. Des deux côtés, un précipice effroyable. De là, si le temps est beau, — il est fort rare, malheureusement, qu'il n'y ait point d'épaisses franges de vapeurs, principalement du côté du sud, — on découvre une armée innombrable de pics étincelants. Un seul vous dépasse, le Mont-Blanc ; deux autres vous disputent, semble-t-il, l'empire du ciel : le Dom de Mischabel et le Weisshorn. Tout le reste fléchit et se prosterne.

« Je la revois encore, écrit M. Whymper, aussi nettement qu'à cette heure solennelle, cette grande ceinture de cimes géantes dominant les chaînes et les massifs qui leur servaient de base. Je revois d'abord la Dent-Blanche au grand sommet blanc ; le Gabelhorn, le Rothhorn à la pointe aiguë ; l'incomparable Weisshorn ; les Mischabelhørner, semblables à d'énormes tours, flanquées par l'Allalinhorn, le Strahlhorn et le Rimpfischhorn ; puis le Mont-Rose avec ses innombrables aiguilles (Spitzen), le Lyskamm et le Breithorn. Par derrière se dressent le groupe superbe de l'Oberland bernois, dominé par le Finsteraarhorn ; les groupes du Simplon et du Saint-Gothard ; la Disgrazia et l'Orteler. Au sud, nos regards plongent bien au delà de Chivasso dans la plaine du Piémont. Le Viso, éloigné de 160 kilomètres, paraît tout près de nous ; à 200 kilomètres de distance se montrent les Alpes Maritimes, que ne voile aucune brume. En me tournant du côté de l'ouest, je reconnais ma première passion, le Pelvoux, les Écrins et la Meije ; puis, après avoir contemplé les massifs des Alpes Graïes, j'admire le roi des Alpes, le magnifique Mont-Blanc, splendidement éclairé par les rayons dorés du soleil (1). A 3,300 mètres au-dessous de nous s'étendent les champs verdoyants de Zermatt, parsemés de chalets d'où s'échappent lentement des filets d'une fumée bleuâtre. De l'autre côté, à une profondeur de 2,700 mètres, s'étalent les pâturages du Breuil. Je vois encore d'épaisses et tristes forêts, de fraîches et riantes prairies, des cascades furieuses, des lacs tranquilles, des terres fécondes et des solitudes sauvages, des plaines fertilisées par le soleil et des plateaux glacés ; les formes les plus abruptes, les contours les plus gracieux, des rochers escarpés et à pic, des pentes doucement ondulées, des montagnes de pierre ou des montagnes de neige, les unes sombres, solennelles, les autres étincelantes de blancheur, ornées de hautes murailles, de tours, de clochetons, terminées en pyramides, en dômes, en cônes, en aiguilles, semblables aux flèches hardies des cathédrales gothiques ! Toutes les combinaisons de lignes que l'univers peut offrir, tous les contrastes que l'imagination peut rêver ! »

Si le Mont-Rose, ou plutôt le groupe de montagnes qui porte ce nom collectif, et qui forme le nœud de ce beau massif des Alpes Pennines étendu du Grand-Saint-Bernard au Simplon, a si longtemps

(1) M. E. Javelle, qui a fait également l'ascension du Cervin en 1870, mentionne encore, comme perspective au nord, la ligne unie du Jura, puis, au delà, se confondant avec le ciel, les collines de France vers la haute Champagne et la Franche-Comté, et il dit en note : « Aux environs de Langres et de Chaumont on distingue, par un ciel pur, plusieurs cimes neigeées des Alpes. On prétend, dans le pays, que c'est le Saint-Bernard. Ne seraient-ce pas plutôt les hautes cimes du Valais ? » Cela semble en effet plus probable.

*E. Machetti*



échappé aux regards, — on ne commence à le bien connaître que depuis une vingtaine d'années, — c'est sans doute qu'au lieu de surgir, comme le Mont-Blanc, avec la majesté d'une cime maîtresse, écrasant de son relief toutes les sommités avoisinantes, il est au contraire entouré de satellites gigantesques qui lui donnent l'air d'un roi trônant au milieu de ses pairs. Du côté de la Suisse malheureusement ses crêtes culminantes ne sont pas visibles. Ni de l'entrée du val de la Viège, ni même des cols élevés qui relient le Haut-Valais à l'Oberland, on ne les aperçoit. La cime chenue que l'on distingue du plateau rocheux de la Daube n'est pas le Mont-Rose, comme on se l'est longtemps imaginé : c'est la pointe d'un de ses contre-forts septentrionaux, à savoir, le pic du Weisshorn, qui projette dans le val d'Anniviers le magnifique glacier de Zinal.

Chose remarquable, cette montagne, qui forme frontière entre l'Italie et la Suisse, n'en est pas moins, comme on l'a dit, « entourée d'une garde tout allemande ». A l'exception du val Tournanche, où l'on parle un patois romand, toutes les vallées méridionales qui aboutissent au Mont-Rose sont occupées par une population de race et de dialecte germaniques, implantée là on ne sait trop quand ni comment. Sont-ce les fuyards de quelque armée teutonne qui s'y sont réfugiés à la suite d'une bataille perdue, ou tout simplement des colonies d'origine valaisanne? En tout cas, ces montagnards, dit M. Grad, ont chacun leur spécialité : dans le val Chaland, de l'autre côté du Schwarzthor, tous sont scieurs de long et vont exercer leur métier en Lombardie ; dans le val de Lys (Lesathal), ils sont colporteurs, et s'enrichissent volontiers par le trafic ; dans le val d'Anzasca, au delà du col de Monte-Moro, ils sont mineurs, et exploitent les veines aurifères du Mont-Rose (1) ; enfin, dans le val Sesia, ils travaillent le stuc et le plâtre. « Restées à peu près seules, les femmes s'occupent des bestiaux et de la culture des terres. Souvent aussi elles se chargent du transport des marchandises à travers les passages difficiles, et le font avec une force, une diligence, une probité rares. Le rude labeur que leur inflige l'absence des hommes n'altère cependant pas la finesse de leurs traits ni la légèreté de leur démarche. Elles réunissent la vigueur d'un portefaix à la grâce d'une princesse de l'*Iliade*. »

Des grandes cimes de la double chaîne du Mont-Rose, une de celles qui se sont le plus opiniâtrément défendues contre l'indiscrète curiosité des ascensionnistes, c'est le *Lyskamm* ou la Crête du Lys. Cette sommité, qui domine au sud la vallée italienne de Gressoney, n'a pas moins de 4,538 mètres d'altitude, et dépasse par conséquent le Cervin lui-même. L'escalade en a été faite pour la première fois au mois d'août 1864, et bien peu de touristes ont depuis lors osé renouveler la tentative.

En septembre 1877, je me trouvais à l'entrée de la vallée de la Viège, quand soudain se répandit le bruit d'un nouvel accident survenu dans ce terrible écheveau de Zermatt. La montagne meurtrière n'était plus cette fois le Cervin, c'était le *Lyskamm* lui-même. Les victimes étaient, disait-on, au nombre de cinq, deux Anglais et trois guides. Le fait n'était que trop exact ; à Brieg, quelques jours après, je sus de bonne source tous les détails de la catastrophe.

Le 6 septembre, à deux heures du matin, MM. Patterson et Lewis s'étaient mis en route, accompagnés des trois frères Knubel, guides en renom dans le Valais, pour escalader le *Lyskamm*.

(1) « L'exploitation du fer, dit notre savant architecte, M. E. Viollet-le-Duc, a lieu sur une des rampes, et le lavage est établi sur l'autre, de sorte que le minerai, enfermé dans des sacs, est envoyé à travers le creux du vallon au moyen de fils de fer tendus suivant une faible inclinaison. Ces sacs chargés, en glissant par leur poids sur ces fils, produisent exactement le bruit des obus traversant l'espace. » (*Causeries du dimanche* : Une aventure de voyage.)



L'excursion ne devait durer qu'un jour. Le 7, les ascensionnistes n'ayant point reparu, on fut pris d'inquiétude à Zermatt, et le quatrième frère Knubel, Pierre, l'aîné, n'hésita pas à se mettre avec quelques camarades à la recherche des absents.

Vous souvenez-vous, lecteur, d'avoir aperçu du Gornergrat, entre la masse noueuse du Mont-Rose et les deux jumeaux Castor et Pollux, une muraille de neige qui s'abaisse de chaque côté en forme de terrasse et qui ressemble par en haut à un énorme serpent tout blanc en train de se chauffer au soleil? C'est le Lyskamm Pierre Knubel et ses compagnons n'allèrent pas bien loin sans rencontrer vestige des touristes; car, au pied même du premier éperon, ils retrouvèrent des provisions. C'était déjà mauvais signe. Plus haut, Joseph Imboden aperçut, au côté sud de l'arête, un grand trou dans la couche de neige; plus bas, sur un champ de glace, on pouvait distinguer à l'œil nu des points noirs. En s'armant d'une longue-vue on reconnut distinctement des cadavres humains. Plus de doute, un malheur était arrivé.

Il ne fallut pas moins d'une heure pour atteindre l'endroit où gisaient les corps; il y en avait quatre, attachés ensemble à la corde. La montre de M. Lewis marquait cinq heures. Le cinquième corps, celui de Joseph Knubel, était étendu un peu plus loin, horriblement mutilé; la corde lui avait coupé les reins.

Évidemment, la croûte de glace qui couvrait l'arête et qui, en certains endroits, surplombait l'abîme, ramollie par la pluie et le vent chaud des jours précédents, avait cédé sous le poids d'un des touristes, qui s'était sans doute trop approché du bord, de sorte que toute la caravane, liée en faisceau et sans point d'appui pour se retenir, avait roulé jusqu'en bas. La chute avait été d'environ 800 mètres.

Quel spectacle pour le malheureux Pierre Knubel! Cet homme, d'ordinaire si froid et si placide, semblait près d'étouffer à force de douleur. Douze années auparavant il avait conduit pour la première fois ses frères au Cervin, afin d'y suivre les traces de l'infortuné lord Douglas (1); c'était lui qui avait dirigé leur apprentissage de grimpeurs, et qui avait fait d'eux les guides vaillants et recherchés qu'ils étaient. Lui-même en avait vu de dures au cours de ses pérégrinations dans le massif hérissé de Zermatt; et il n'avait pas seulement exploré à fond le dédale des Alpes Pennines, son pied avait encore foulé les plus hautes cimes de l'Auvergne et même du Caucase: mais, à cette heure seulement, il mesurait tous les périls de sa glorieuse carrière; maintenant seulement il était pris d'un frisson d'effroi et s'agenouillait tout tremblant sur ce redoutable sol alpestre.

Joseph Imboden réunit les cadavres, puis il planta un bâton dans la glace, afin que l'on pût, au cas où la neige s'amoncellerait par-dessus les corps, retrouver le lieu du sinistre.

Du Lyskamm à l'hôtel du Riffel il y a pour six heures de marche: trajet long et pénible s'il en fut, pour des hommes qui avaient à porter silencieusement le poids d'un pareil message. Imboden seul avait pris les devants, afin d'arriver dès le 7 au soir.

La femme d'une des victimes, madame Patterson, était justement assise à la table d'hôte quand l'épouvantable nouvelle fit irruption dans la salle... Le reste se devine.

Le jour suivant, M. Seiler organisa sous la conduite de son fils, de M. Gütz, médecin, et du même Joseph Imboden, une caravane de trente-cinq personnes chargée d'aller recueillir les corps. Ici je passe la parole à un témoin oculaire:

(1) Un des Anglais qui avaient péri dans l'excursion de M. Whymper.



« Le repas du soir était déjà servi dans la salle à manger de l'hôtel du Mont-Cervin à Zermatt. Presque tous les convives étaient en place. J'entrai un des derniers et j'allai me mettre à côté d'un voyageur allemand qui était engagé avec ses voisins dans une causerie pleine d'animation. L'affreux accident du Lyskamm était le texte de l'entretien. J'appris là que, trois jours auparavant, un autre accident avait eu lieu. A la descente du Cervin, le pied avait manqué à un Anglais, juste à l'endroit le plus périlleux... Déjà il était suspendu, au bout de la corde, sur l'horrible abîme, quand le guide qui venait par derrière, Joseph Brantchen, de Saint-Nicolas, s'aperçut du péril ; il imprima une tension à la corde, et la saisissant vigoureusement entre ses dents, s'accrocha de toutes ses forces aux chaînes et au rocher. L'Anglais et le guide de devant, également menacé, purent ainsi reprendre pied et furent sauvés.

« Une superbe matinée se leva le 9 septembre sur le village de Zermatt ; l'azur d'un ciel sans



LE MONT-ROSE ET SES SATELLITES.

nuages baignait les névés éblouissants du col de Théodule ; les rayons du soleil levant ranimaient la verdure pâlie des prés alpestres, tandis qu'à l'arrière-plan apparaissait, coupé en deux par la marge transversale du glacier de Gorner, le noir relief des forêts d'aroles. De ma fenêtre, je considérais ces splendides féeries de la nature. Ah ! me disais-je, puisse ce beau temps se maintenir en faveur de l'escouade de braves gens qui sont partis ce matin à la recherche des malheureuses victimes du Lyskamm !

« Dans la journée, je rencontrai madame Seiler. Sa douce physionomie était toute décomposée. Étaient-ce les gémissements des veuves qui retentissaient sans répit au fond de son âme bienveillante ? Elle nous annonça, les yeux tout humides, que la première souscription pour les survivants se montait déjà à 3,000 francs, et qu'un Anglais y était à lui seul pour une somme de 500 francs.

« Dans l'intervalle, le temps avait changé ; vers huit heures du soir la pluie se mit à tomber par torrents ; elle ne cessa qu'à dix heures. Aussi quel triste cortège offraient les hommes revenant du Lyskamm à la lueur terne de quelques lanternes ! Les corps avaient été placés sur des civières et sur des claies. Toute la caravane, mouillée jusqu'aux os, s'avancait silencieusement à travers la nuit.

« Le voyage avait été des plus pénibles, et l'on avait trouvé les cadavres déjà en partie enfouis dans la neige. Ces hommes accoutumés à braver tous les périls tremblaient cette fois d'émotion. Ce



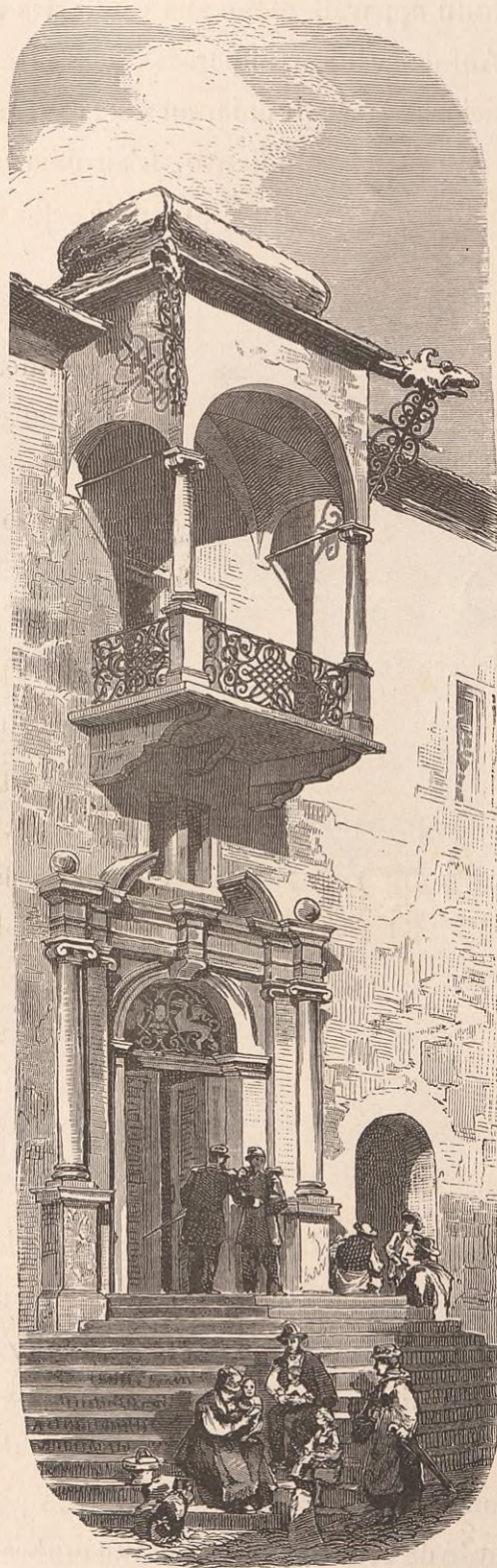
ne fut qu'après avoir adressé au ciel une fervente prière qu'ils se mirent à leur funèbre besogne.

« Le lendemain, une voiture attelée de deux chevaux transporta au bourg de Saint-Nicolas les corps des trois frères Knubel, déposés dans des cercueils noirs ornés de couronnes. Quant aux deux Anglais, ils furent inhumés, au milieu d'une affluence considérable d'étrangers et de Valaisans, dans le cimetière du temple anglican, en face de l'hôtel du Mont-Cervin. »

### III

Que nous voici loin, et des berges moites de Villeneuve, et même, s'il vous en souvient, des vineuses collines de Sion! Combien de brèches latérales, défilés sombres ou riants *saltus*, nous a déjà entre-bâillées au passage cette singulière vallée pennine! Combien de torrents, échappés de ces brèches mystérieuses, sont venus jeter sous nos yeux leur tribut de vase et d'écume au grand fleuve toujours mugissant qui va se perdre, à deux cents lieues de là, dans la lumineuse Méditerranée! L'ascension du long thalweg rhodanien n'est pourtant pas encore achevée. Il nous faut monter jusqu'à ce glacier terminal d'où sort, d'une voûte cristalline, le cours d'eau indiscipliné. Adieu donc Visp la Noble et sa belle rivière! Nous allons de ce pas à Brieg, la bourgade aux luisantes coupoles.

C'est un peu avant d'y arriver, au petit village de Gliss, que s'ouvre à droite, en attendant le percement promis du tunnel, la route postale du lac Majeur par Domo d'Ossola. J'ai déjà mentionné les relations très-suivies que les Valaisans entretenaient autrefois par ce col du Simplon avec la grande association commerciale de Milan. D'après une inscription découverte sur un rocher dans le val d'Ossola, le chemin primitif aurait été construit sous le règne de Septime-Sévère; mais cette route, utilisée ensuite pour le passage des armées du Saint-Empire, avait été assez mal entretenue par les montagnards; aussi en 1250 Henri de Rarogne s'entendit-il avec les Milanais pour qu'elle fût rendue plus praticable. Un peu plus tard (1291), la France conclut avec le Valais un traité pour y assurer la sécurité des transports, et c'est alors qu'une douane, ainsi qu'un premier hospice, tenu par des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, y furent établis. L'hospice actuel, fondé par Napoléon I<sup>er</sup>, ne fut mis en état de servir de refuge aux voyageurs qu'en 1825, époque où les moines du Saint-Bernard en firent l'acquisition. La diligence s'y arrête, on le sait, quelques instants; mais ce n'est pas par cette voie alpestre, une des plus connues des



BRIEG : L'HOTEL DE VILLE.



touristes, et qui d'ailleurs, dès Isella, à neuf ou dix lieues de Brieg, ne chemine plus qu'en terre italienne, que nous gagnerons la Suisse d'outre-monts : d'autres cols, aussi pittoresques, nous conduiront, à l'abri de toute embuscade douanière, aux ex-bailliages tessinois de Messieurs des Ligues.

De Brieg à Viesch, le paysage offre un aspect des plus verdoyants ; maint joli village au clocher pointu apparaît niché aux replis des monts. Passé Naters, que dominant les restes de l'ancien château d'Auf-der-Fluhe (Supersax), la route traverse le Rhône, franchit le torrent de la Massa, un pleur du glacier d'Aletsch, puis, au delà des hameaux de Mörel et de Betten, elle reprend, au pont de Grengiols, la rive gauche du fleuve. L'air déjà plus âpre vous indique ici le progrès de l'altitude (1,100 mètres).

Qui n'a parcouru qu'en été cette rampe solitaire du Haut-Valais, ne connaîtra jamais qu'à demi la



ROUTE DU SIMPLON : LA DOUANE D'ISELLA.

région. Il faut la voir à l'équinoxe de printemps, alors que la neige n'a point achevé d'y replier ses vastes tentures. C'est ainsi qu'il y a deux ans, vers la fin de mars, je me hasardai pédestrement par delà le pont de la Massa. La semaine précédente, ô lugubre réminiscence ! j'avais perdu d'un seul coup dans une chute effroyable et mon bâton, et mon chapeau, et ma bourse, — oui, ma bourse, où pour l'instant le diable seul, ne vous en déplaie, n'était point logé, — en essayant, sur la foi de quelque trompeur, de franchir les croupes glacées du Levron. Ayant toutefois sauvé ma personne, je n'avais gardé de cette aventure qu'une ombre vague de mélancolie, une sorte de demi-deuil intérieur, qui n'était pas même, je le savais, capable de tenir contre les premiers rayons du soleil. Ce jour-là précisément, le ciel, sortant brusquement de sa longue bouderie, semblait vouloir se réconcilier avec la terre, et, bien que celle-ci, encore toute raide et endolorie, n'acceptât que d'un air défiant ces avances d'en haut, on devinait cependant, à mille petits frissonnements qu'elle n'était pas maîtresse de cacher, combien au fond elle se trouvait aise d'étirer un peu ses jointures.

Pour moi, tout en cheminant sur la route montueuse qui conduit à la chapelle des Hautes-Roches,



— j'ai dit que les Valaisans ont partout planté des chapelles, — j'éprouvais je ne sais quel sentiment indéfinissable. Quand les voyageurs au pôle arctique, après leur long hivernage au sein des banquises, franchissent de nouveau la lisière des glaces pour appareiller en mer libre, ils ne peuvent se défendre d'une vague impression de tristesse et de regret, en disant le dernier adieu au rigide empire du chaos; ils oublient soudain les étreintes meurtrières du *pack* pour ne s'en plus rappeler, — dilettantes vraiment avisés! — que les inépuisables magies d'aspect. C'est ainsi que moi-même, à la veille de voir l'hiver alpestre, ce larron surnois de mon bien, fondre aux tièdes haleines du printemps, je lui pardonnais ses méfaits pour ne plus songer qu'aux magnificences dont il avait régalié mes yeux. Autour de moi, les montagnes avaient encore leur éblouissante fourrure d'hermine; les couloirs bas ressem-



HOSPICE DU SIMPLON.

blaient à des auges toutes blanches; les chalets même de la zone moyenne paraissaient autant de récifs à demi submergés. Les mélèzes cuivrés par la bise, les hêtres rouges, les noirs picéas, tout gardait figure hivernale. A chaque instant, le fourré secouait en fine poussière ses masses cotonneuses. Ça et là une jeune tige, espoir des forêts, à la ramure élégante et frêle, s'inclinait tristement vers le sol, étirant jusqu'à les briser ses minces radicelles. Parfois aussi, les branches mortes d'un vieux sapin, vaincues par le poids de la neige, éclataient soudain avec un bruit sec de capsule auquel répondait le *tia-tia* effaré d'une grive à pieds noirs.

Poésie mélancolique des derniers frimas, avec quel charme l'on l'aspire! Ondées voluptueuses du soleil nouveau sur les vieux névés crépitants, quelles douces promesses vous nous apportez! Demain, les grandes floraisons vernaes étaleront partout leurs décors; les dépôts de rosée nocturne, les fines vapeurs vésiculaires des brumes congelées auront beau imprimer encore leur fantastique gaufrure de givre sur les buissons de plantes printanières: l'hiver, chassé des vallées, n'aura plus qu'à battre en retraite



jusqu'à ces hautes citadelles alpines dont ni soleil, si chaud qu'il soit, ni averses, si abondantes qu'on les imagine, n'ont pu jamais le déposséder.

Viesch est à quatre heures environ de Brieg, et presque en face de ce hameau de Mühlebach où naquit, je l'ai dit, Mathieu Schinner. Là s'ouvre à gauche une vallée sauvage qui monte jusqu'aux glaciers limitrophes du canton de Berne. Une chaîne de montagnes couronnée de forêts, de pâturages, de chalets, et au pied de laquelle essaime une traînée de petits hameaux, encaisse de ce côté le thalweg



PAYSAGE ALPESTRE DANS LA NEIGE.

du Rhône. Le fameux Eggischhorn, élevé de près de 3,000 mètres, est la cime dominante de la crête. Plus d'un lecteur sans nul doute en a fait déjà l'ascension. C'est une montée facile entre toutes, et à quelques égards comparable à celle de la Pierre-à-Voie.

Du pont qui franchit le torrent de Viesch jusqu'à l'hôtel de la Jungfrau, on n'en a guère que pour trois heures, et, de ce point au sommet, — gardez-vous bien, quelle que soit ici la raideur des pentes, de ne pas achever la promenade, — il ne faut plus qu'un temps moitié moindre. Du haut de la pyramide terminale, l'œil embrasse un panorama merveilleux. A vos pieds, du côté de l'ouest, s'étend le plus grand glacier de la Suisse, celui d'Aletsch, qui part tout là-bas de la Jungfrau, et, nourri de divers affluents, se développe sur un espace tors de plus de cinq lieues jusqu'à la gorge valaisanne de la Massa.



C'est une noble pensée qui a inspiré le volume de M. F. Wey; le culte du beau, le respect de ce qui est grand. M. Wey a raison de dire que Rome est le musée de tous les temps. Oui, Rome a été et sera toujours le grand centre de la civilisation, la vraie patrie des arts.

Nous savons gré à l'auteur de la forme qu'il a su donner à son livre — livre d'art s'il en fut. M. Wey n'a pas voulu s'astreindre à un plan régulier; il a évité avec bonheur le genre didactique, si voisin du genre ennuyeux. Enfin, il s'est montré, sans ostentation, observateur intelligent, guide fantaisiste dans les recoins ignorés; il nous tient fort au courant des travaux les plus curieux sur les monuments, les catacombes; il nous initie aux fouilles les plus récentes; il s'arrête enfin au Vatican pour n'en sortir qu'à la fin de son livre.

(*France nouvelle*, 17 décembre 1871.)

ADRIEN DE RIANCEY.

En lisant ce volume, en voyant les gravures si fidèles qui le remplissent, j'ai trouvé ma vieille et ma nouvelle Rome où j'ai passé tant et de si beaux jours! Il n'y a pas un amant de Rome qui ne se plaise à rêver, en lisant ce texte si sobre et si précis, en retrouvant pour ainsi dire vivants tous ces monuments qu'ont dessinés les meilleurs artistes, parmi lesquels nous devons citer l'héroïque Regnault, « dont la carrière marquée pour la gloire » a été si fatalement interrompue à vingt huit ans par une balle prussienne.

(*Débats*, 13 décembre 1871.)

CH. DAREMBERG.

C'est cette cité unique, cette œuvre du temps, de la nature et des hommes, que M. Francis Wey vient de mettre tout entière dans un livre digne du sujet. Ce livre n'est pas un guide, une histoire, une monographie, c'est mieux que tout cela; c'est Rome entière, condensée, étudiée sous toutes ses faces et sous tous ses aspects. Les drames antiques, les scènes contemporaines, les monuments d'autrefois et les édifices d'aujourd'hui, les mœurs de toutes les époques, les descriptions, les impressions, les splendeurs artistiques, le sourire et la rêverie, tout est dans ce livre curieux et attachant. L'anecdote coudoie le récit tragique; l'histoire fait son chemin à côté de la légende, le sentiment poétique se montre à côté du mot humoristique; et les églises, et les palais, et les musées, et les fêtes et les fleurs, et les ruines, s'enchevêtrent et se mêlent, de telle sorte néanmoins que la clarté n'est pas compromise, mais l'intérêt est stimulé. On lit sans peine, sans effort: on se laisse aller au charme d'un style net et franc, parfois nerveux, toujours aimable: et le volume, bien gros pourtant, passe tout entier dans l'esprit, donnant à ceux qui n'ont pas vu Rome le désir d'aller visiter cette merveilleuse cité; donnant à ceux qui l'ont habitée la joie un peu triste des souvenirs du temps passé.

(*Liberté*, 13 décembre 1871.)

CH. GARNIER.

Magnifique, ce ne serait rien: on peut être magnifique et ennuyeux, cela est même facile: mais être magnifique et amusant, c'est le secret de l'art. Qui a donné ce secret à M. Francis Wey? C'est tout simplement sa passion; mais la passion ne suffirait pas encore à répandre tant d'agrément sur un livre; M. Francis Wey y ajoute je ne sais quelle crânerie d'érudit qui jette son bonnet par-dessus les moulins, sans perdre la tête. Il règne dans son ouvrage ce beau désordre auquel pardonnait Boileau; M. Wey m'en voudrait de dire que ce désordre est un effet de l'art; non, il n'en conviendrait pas, mais il sait que l'art admet et aime ce beau désordre. C'est la ruse de son ouvrage. N'y cherchez pas d'autre plan, apparent du moins, que la douce fantaisie du voyageur, le charme entraînant de la flânerie.

Quant à l'exécution matérielle, l'ouvrage est des plus beaux qu'on puisse voir: il a ce qu'on appelle un grand air; 347 gravures, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, expliquent le texte; tout y est: les fontaines, les colonnes, les arènes, les ponts, les temples, les marchés, les portiques, les arcs de triomphe, les tombeaux, les jardins, les dieux, les héros, les empereurs, les fous, les martyrs, les saints, toute Rome est là.

(*Nord*, 13 décembre 1871.)

DE BORNIER.

Cette publication est réellement magnifique. Elle me paraît le type de l'ouvrage utilement et intelligemment illustré. Pour que ces sortes de livres s'élèvent au-dessus d'un certain agrément banal et que l'œil de l'amateur s'y arrête avec plaisir, il faut que la recherche du pittoresque ne nuise pas à l'exactitude, et en même temps que l'amour de la précision ne dégénère en une servilité qui empêcherait l'émotion esthétique. Ce livre sur Rome, où plus de trois cents dessins exécutés par des artistes tels que Henri Regnault, MM. Anastasi, Hector Leroux, Jules Lefèvre, etc., reproduisent et commentent la nature, l'histoire, l'art est l'irréfutable démonstration de cette vérité. Le beau y conserve ses privilèges sans que la fidélité perde ses droits.

(*Opinion nationale*, 16 décembre 1871.)

J. LEVALLOIS.

On n'analyse pas un livre consacré à Rome, pas plus qu'on analyse Rome elle-même. On invite ses lecteurs à l'admirer, comme on l'a fait soi-même, d'un chef-d'œuvre d'illustration et de typographie consacré à une étude de la ville des chefs-d'œuvre, digne de son objet, et où, à côté des meilleurs spécimens de la gravure sur bois, qui relève sa décadence en contact de toutes ces grandeurs, on rencontre un texte instructif, plein de saveur et de couleur, pareil à la conversation d'un auteur qui est un homme, d'un talent où l'on sent un caractère, et qui, pour lutter contre un sujet magistral, a trouvé, par moments, quelque chose du secret des maîtres.

(*Presse*, 19 décembre 1871.)

M. DE LESCURE.

En somme, la *Rome* de M. Francis Wey est un splendide volume, un beau, un très-intéressant livre, un *souvenir* indispensable qui aura vu Rome, un guide non moins indispensable à consulter pour qui se prépare à la visiter, une attrayante consolation pour ceux qui sont destinés à ne la voir jamais.

Il m'en coûte un peu de mettre ce livre au nombre des livres d'étrennes: c'est du moins le plus beau qu'on puisse offrir.

(*Cloche*, 16 décembre 1871.)

FRÉDÉRIC LOCK.



# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

**LA SUISSE** formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*